POÉSIES

DE

John Keats

TRADUITES

PAR

E. DE CLERMONT-TONNERRE

PRÉCÉDÉES D'UNE PRÉFACE DE E. HOVELAQUE
D'UNE BIOGRAPHIE
ET DE DOCUMENTS INÉDITS

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1923

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posiesdejohnke00keat

PR
H832
.H6
1922
SMRS

POÉSIES

DE

John Keats

PORTRAIT D'APRÈS NATURE, PAR SEVERN

Document obligeamment prêté par *the Pierpont Morgan library* (New-York).

POÉSIES

DE

John Keats

TRADUITES

PAR

E. DE CLERMONT-TONNERRE

PRÉCÉDÉES D'UNE PRÉFACE DE E. HOVELAQUE,
D'UNE BIOGRAPHIE
ET DE DOCUMENTS INÉDITS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1922

PRÉFACE

JOHN KEATS

.... Il a cessé de vivre à vingt-cinq ans et jamais poète à cet âge ne laissa pareille moisson de beaute. Encore sa dernière année appartient-elle toute à la mort : elle ne fut qu'une agonie de corps, de cœur et d'esprit. Devant la brièvete tragique de cette vie si riche en promesses, devant la splendeur de l'œuvre accomplie entre 1816 et 1820, on se sent pris d'une mélancolie de pitié et de regret qui voudrait s'exprimer autrement qu'en quelques mots secs de présentation. Mais puisqu'on me les demande, je m'efforcerai de dire, si brièvement que ce soit, ce que fut ce poète trop peu connu en France, que ses pairs, depuis Shelley jusqu'à Tennyson, Swinburne et Rossetti, mettent au premier rang des poètes anglais.

*
* *

Sa vie tient en quelques lignes.

Né le 29 ou 31 octobre 1795 au cœur de

Londres, fils aîné d'un palefrenier enrichi, John Keats, après une instruction sommaire, entra à quinze ans comme apprenti chez un médecin d'Edmonton. En 1814 il se brouilla avec lui, alla à Londres faire sa médecine, l'abandonna en 1815 pour la poésie qu'il aima d'un amour unique et fiévreux jusqu'à sa rencontre avec Fanny Brawne en 1819. A partir de cette rencontre, lentement, telle l'implacable tuberculose héréditaire qui pénétra en même temps son être, sa passion pour cette froide et insignifiante petite blonde de dix-huit ans le mina, le tortura de désirs insatisfaits, de déchirants soupçons injustifiés, le brûla d'une fièvre qui déjà avait annihilé en lui le poète lorsqu'un soir fatal de février 1820 il reconnut dans le sang artériel sorti de ses poumons son arrêt de mort. En septembre de la même année, sur le conseil de ses médecins, il s'embarqua pour l'Italie. Il s'installa à Rome, y traîna l'agonie lucide où il sentait se retirer de lui sa force et sa vie, s'évanouir peu à peu toute espérance d'amour et de gloire; après les affreuses crises de souffrance et de désespoir de cette « vie posthume » — c'est ainsi qu'il l'appelait — il mourut enfin le 23 février 1821

en remerciant Dieu que la fin fût venue.

Sur sa tombe il demanda que l'on gravât ces mots :

« ICI REPOSE UN HOMME DONT LE NOM FUT ÉCRIT SUR L'ONDE ».

*
* *

Tels furent les événements extérieurs de la vie de Keats. Il y en eut d'autres, décisifs, tout intérieurs : l'ébranlement causé par cette première lecture de Spenser en 1813 qui le fit poète, sa découverte de la traduction d'Homère de Chapman en 1815, la révélation de la beauté plastique que lui donnèrent les marbres du Parthénon au Musée Britannique, son contact avec Boccace : toute sa vie et son art ont été déterminés par ces émotions plus puissantes que toutes circonstances extérieures. Jamais, en effet, homme ne fut plus indifférent aux bruits du siècle, jamais homme ne vécut plus uniquement dans le domaine de ses rêves, dans un monde de visions d'art pur, dans une plus continuelle aspiration vers la beauté absolue sous toutes ses formes; jamais aucun ne fut plus continûment

enivré de beaute sensible, plus essentiellement artiste que Keats. C'est dans Spenser, Chapman, les marbres grecs, le Dictionnaire mythologique de Lemprière, Boccace, Milton, dans le passé et dans les livres et non dans la vie que Keats trouve son inspiration. Les préoccupations morales, humanitaires, révolutionnaires, romantiques de ses contemporains saturés de la Révolution et de Rousseau ou en révolte contre eux, n'effleurent même pas d'abord l'esprit de ce païen amoureux de la seule beauté : d'un seul bond, par delà les siècles, il rejoint ses vrais contemporains, le Shakespeare de Vénus et Adonis, *Spenser, les poètes de la Renaissance anglaise, et par eux la Grèce et les délices médiévales confondues : oublieux des magnificences et des misères de son époque, il se perd dans les jardins enchantés et les légendes de l'enfance du monde, tel un chevalier de la* Reine des Fées *égaré dans les marbres d'Athènes, les bosquets de l'Ilissus, les forêts du Latmos.*

Ce n'est pas tout de suite qu'il a trouvé sa voie, mais dès ses premiers pas sa direction est nette. L'enfant qui écrit « I stood tip-toe upon a little hill *», le début d'* « Endymion », *a déja,*

il est clair, une sensibilité physique d'une délicatesse et d'une intensité voluptueuses extraordinaires. En effet, à cet égard, Keats est unique. Jamais système nerveux n'a plus somptueusement joui des prestiges sensibles des choses; en lui les parfums, les sons, les couleurs, les innombrables caresses de la matière palpitent et se répandent en chauds flots de volupté : jamais sensations plus riches, plus abondantes ni plus précises ne furent accordées à un poète, et l'on conçoit en les lisant que Keats ait écrit tels de ses vers en laissant fondre un fruit juteux dans sa bouche. Mais de bonne heure chez lui la sensation cesse d'être une simple sensation : elle se pénètre mystérieusement d'imagination et de sentiment, évoque et suggère, et les épithètes de Keats ne s'adressent pas à l'œil seul, mais à la profonde sympathie vivante qui ressuscite en nous l'âme secrète des choses et non leur seule splendeur matérielle. Dans l'incomparable vitrail qu'est The Eve of St. Agnes *on peut choisir au hasard les exemples; qu'on prenne la première strophe, la seconde, toutes : « Une idée soudaine lui vint comme une rose épanouie empourprant tout son front » dira Keats de Porphyro, et telle est en*

lui la naissance éblouissante et soudaine des images, et ses paroles sont comme les pierreries que dénoue sa Madeleine demi-nue, « tièdes de sa chair », splendides, odorantes et troublantes, chargées d'émotion, pénétrées d'imagination autant que de sensualité.

A cette richesse de sensations, d'abord étalées à foison pour elles-mêmes, puis disciplinées et à mesure qu'il avance, de plus en plus spiritualisées et glorifiées par de subtiles associations d'idées, d'émotions et de sentiments, Keats ajoute un don unique d'expression, un sens profond de la magie des mots alliés, de la puissance d'évocation des syllabes et des rythmes; chez lui les réussites verbales sont dès la première heure innombrables, et ce sens de la rareté, de la magnificence, de la beauté mystérieuse du Verbe s'affine, s'enrichit et se purifie de poème en voème. A cet égard nul poète anglais ne l'a dépassé. Je ne vois guère que le parfait artiste en mots que fut Milton qui ait égalé sa curiosa felicitas; *leur maitrise est pareille et leur œuvre une perpétuelle création de beaute verbale. C'est dans le texte qu'il faut citer l'in-*

traduisible perfection de ces phrases, tantôt semblables aux joailleries de la verrière de la Veille de la Saint-Agnès,

« Innumerable of stains and splendid dyes,
As are the tiger-moth's deep-damasked wings » ;

où

« ....'Mong thousand heraldries,
And twilight saints and dim emblazonings,
A shielded scutcheon blush'd with blood of queens and kings » ;

tantôt lourdes de richesse comme les trésors parfumés apportés

« From silken Samarcand to cedard'd Lebanon » :

fraîches comme les

« Hushed, cool-rooted flowers, fragrand-eyed » ;

pures comme cette urne grecque :

« O Attic shape! Fair attitude!....
Cold Pastoral! » ;

ou vibrant d'une infinie et mystérieuse résonance comme ce chant du rossignol

« .... That oft-times hath
Charm'd magic casements opening on the foam
Of perilous seas, in faery lands forlorn » ;

ou encore tissées d'un inextricable mélange de sensations, d'émotions et de sentiments comme dans ces vers :

« Unto her heart her heart was voluble,
Paining with eloquence her balmy side » ;

ou bien dans les derniers vers qu'il ait écrits, cet incomparable sonnet (28 septembre 1820), où Keats décrit l'étoile

« Watching with eternal lids apart
Like Nature's patient sleepless Eremite,
The moving waters at their priestlike task
Of pure ablution round earth's human shores » .

***

« Je voudrais une existence de sensations plutôt que d'idées », a dit Keats adolescent, et pour beaucoup Keats n'est que le poète de la seule beauté sensible. Ce jugement est aussi faux que la légende accréditée par Byron et par Shelley et qui veut que le viril Keats soit mort

d'une critique brutale. La rapide analyse des deux traits distinctifs de la poésie de Keats, les citations que je viens de faire, à elles seules suffiraient à montrer la variété de son œuvre : l'évolution qui s'est faite dans son génie est plus difficile à saisir. Il me serait doux d'en marquer les étapes. Je dois me contenter de quelques notes très brèves.

Depuis les premiers vers tumultueux du recueil de 1817, depuis cet admirable, décevant et irritant Endymion que nul n'a jugé plus sévèrement que Keats lui-même, — Mon esprit, disait-il, était alors un jeu de cartes éparpillé — jusqu'au recueil de 1820, chez lui le progrès est incessant. Toute sa conception des fins de la poésie lentement se transforme. C'est dans ses lettres plutôt que dans l'analyse, impossible ici, des poèmes que nous verrons le sens de cette transformation. Dès 1818, il écrivait de Teignmouth à son ami Bailey : « C'est une belle chose qu'un paysage, mais la nature humaine est plus belle ». De bonne heure il a entrevu « une vie plus noble » que sa vie de jeune dieu enivré de la beauté du monde, une vie où il rencontrerait « les agonies et la lutte des cœurs humains ». En mai 1818 il

écrit à Reynolds : « Je compare la vie humaine à une grande demeure contenant beaucoup de chambres : je ne vous en décrirai que deux, les portes des autres étant encore fermées pour moi. La première dans laquelle nous pénétrons, je l'appellerai la chambre de l'enfance : nous y restons aussi longtemps que nous ne pensons pas. Nous y demeurons longtemps et quoique les portes de la deuxième chambre soient grandes ouvertes sur la vive lumière intérieure, nous ne nous soucions pas de nous avancer vers elles ; à la fin seulement nous y sommes insensiblement attirés par l'éveil en nous du principe pensant. A peine entrés dans la seconde chambre, que j'appellerai la chambre de la pensée vierge, nous sommes grisés par la lumière et l'atmosphère ; nous n'y voyons qu'agréables merveilles et songeons à nous y arrêter pour jamais dans les délices. Cependant parmi les effets que produit cet air que nous respirons il en est un terrible : Notre regard aiguisé pénètre dans le cœur et la nature de l'homme ; nos nerfs découvrent que le monde est plein de misère et de désespoir, de douleur, de maladie et d'oppression ; par là cette chambre de la pensée vierge s'assombrit peu à peu et en même

temps, de tous côtés, beaucoup de portes s'ouvrent; mais elles sont toutes dans la nuit et ne conduisent qu'à la nuit. Nous ne voyons pas l'équilibre du Bien et du Mal.... Nous sentons le « fardeau écrasant du Mystère ». Si nous vivons et si nous continuons à méditer, nous explorerons nous aussi ces noirs passages ».

— *Il n'a pas vécu, et le temps de ces méditations lui fut refusé. Il n'a guère dépassé la chambre de l'Enfance et de la Pensée Vierge. Mais dans* Isabella, *dans* Hyperion, *dans les grandes* Odes, *dans les fragments dramatiques d'*Otho the Great *et de* King Stephen *nous voyons plus qu'une promesse de grandeur future. A l'incohérente ivresse qui verse pêle-mêle dans ses premiers poèmes les émerveillements et les balbutiements de ses jeunes sens ravis succède une plus rigoureuse discipline d'art, une parole plus soutenue et plus pure; l'hymne éperdu à la Vénus Terrestre se transforme en de plus graves, de plus profonds, de plus pénétrants accents dans les* Odes, *dans* Hyperion; *et peut-être en songeant aux progrès accomplis depuis* Endymion, *aux merveilleux chefs-d'œuvre que sont l'*Ode au Rossignol, *l'*Ode sur une Urne

Grecque, A l'Automne, *la* Veille de la Sainte-Agnès, *la* Belle Dame sans Merci, *le fragment d'*Hyperion, *ne sera-t-on pas éloigné de penser avec Matthew Arnold et Browning que la plus grande perte subie par la littérature anglaise depuis Shakespeare est peut-être celle de cet adolescent de génie.*

* * *

Je ne puis terminer ces brèves notes sans dire un mot de la difficulté particulière que présente toute traduction de Keats. Faut-il l'avouer? l'entreprise me parait presque désespérée : de pareilles perfections d'expression ne se rendent pas. Chez aucun poète l'alliance de la pensée ou de la sensation et de la forme n'est plus intime, plus mystérieusement belle et séduisante: chez aucun peut-être la phrase n'est plus dense, plus savamment tissée d'associations subtiles, d'intentions, d'impressions entrecroisées en mailles serrées et chatoyantes; chez aucun peut-être la pensée ne revêt plus naturellement une forme plus opposée dans sa troublante richesse sensuelle aux froides notations précises de notre langue abstraite si peu chargée de matière.

Traduire Keats en français, n'est-ce pas vouloir rendre la rayonnante splendeur d'une verrière par une sèche grisaille? C'est dire qu'une réussite même imparfaite est déjà une victoire. C'est un grand courage qu'a eu la traductrice. Toute notre reconnaissance lui est due d'avoir affronté les périls de cette aventure. M. Robert de Montesquiou disait il y a longtemps (1) *: « Keats, le délicieux Keats, s'attarde. » Grâce à elle le voici parmi nous et le lecteur français possède enfin quelques vers, — je les eusse voulus plus nombreux et plus significatifs encore, mais alors c'est presque tout Keats qu'il eût fallu traduire — d'un des plus purs amants de la Beauté.*

Émile HOVELAQUE.

(1) Voir dans les *Autels privilégiés* l'étude sur William Blake.

BIOGRAPHIE

JOHN KEATS

La poésie est naturelle à tous les hommes. Elle est faite pour enchanter l'esprit, l'exalter, et l'élever chaque jour au-dessus du jour.

Mais si la poésie n'est qu'un accident, une interruption dans l'ordre et l'occupation des pensées et des actes, mieux vaut la reléguer sous le titre de charabia ou de jeu d'adresse. Qu'on sache cependant que le Verbe est Dieu!

« Je m'aperçois que je ne peux pas vivre sans poésie, sans la poésie éternelle; la moitie du jour est insuffisante, il me le faut tout entier... », écrivait John Keats à vingt-deux ans.

Admettons qu'un jeune Anglais de 1840, soupçonnant un autre univers que celui qui l'entoure, ressente une soif de poésie, quel poète de son temps lui apportera ce qu'il cherche?

Coleridge et Wordsworth, Byron et Shelley l'entourent de leurs livres; mais il n'est pas assez

instruit, il n'a pas assez vécu pour sentir cette poésie, qui passe au-dessus de sa compréhension sans l'émouvoir. Ardents citoyens, humanitaires passionnés, leurs œuvres maudissent les tyrans, exaltent toute la liberté; le souffle de la Révolution française secoue leurs strophes. Or, un très jeune homme n'a pu être déjà tyrannisé par la superstition religieuse, le militarisme ou le matérialisme politique, ces thèmes des poètes romantiques de l'Angleterre au commencement du XIXe siècle.

Shelley, dans une ode, s'attaque même au ministre Castlereagh qui opprime les travailleurs.

Coleridge s'abandonne aux spéculations philosophiques, et sa pensée flotte, obscure et sans limites, puisqu'elle ne se repose jamais sur le réel. Son poème le plus célèbre, The Ancient Mariner, *est bien désuet, puisqu'il n'en reste que le titre.*

Wordsworth est trop passif. Il aime tout ce qui est bon et faible : les enfants, la vieillesse, la nature soumise; il s'émeut devant un tendre daffodil *annonçant l'arrivée heureuse et attendue du printemps. Wordsworth rend peut-être*

meilleur, mais ne pourra satisfaire l'adolescent altéré, qui cherche encore autre chose, malgré ce renouveau du merveilleux dont quelques-uns de ces poèmes sont baignés.

Le divers et tumultueux Byron fatiguera son jeune lecteur, sans remplir d'eau fraîche le creux de sa main.

L'assoiffé, qui veut sortir du carré de sa chambre, entendre d'autres sons que ceux des camions roulant sur le pavé des rues, qui rêve d'une campagne encore plus verte que celle de l'été, qui veut atteindre le ciel, voir la nuit descendre sur des sommets, sentir que tout est palpable et que rien ne dure, ouvre les poèmes de John Keats, il les lit, et aussitôt un plaisir nouveau l'envahit; il est touché par la grâce : il sait.

Keats, un des plus grands poètes de l'Angleterre et du monde, sera aimé avec passion, eût-on vingt, quarante ou soixante ans. Dans l'adolescence, il charme par la féerie vraisemblable de ses poèmes, plus tard il attire et retient à jamais par le rythme de ses strophes, la magnificence des mots et leur merveilleux arôme qu'il nous donne à respirer. Malgré la plénitude

dionysiaque de son paganisme, une essence de mélancolie, perceptible à peine, pénètre certains poèmes et les rend plus beaux, plus humains et plus tristes que bien des lamentations!

John Keats était Gallois d'origine. Mais que signifie pour un Anglais le lieu de sa naissance, la Grande-Bretagne est petite et rapetissée encore par la similitude de ses comtés. Il naquit à Londres, le 31 octobre 1795, et passa les huit premières années de sa vie à Finsbury-Pavement, chez ses parents. Son père était loueur de chevaux près de la City. Ce lieu met au cœur du petit Londonien l'habituel besoin de ses habitants pour les champs et l'azur. Plus tard, il écrira :

A celui qui longtemps fut emprisonné dans la ville
Il est bien doux de regarder la libre étendue
Du ciel ouvert, — de murmurer une prière
Au sourire large du bleu firmament...

Les villes anglaises ressemblent à des corons — corons pour des pauvres ou des riches — corons néanmoins : le symétrique alignement des maisons en briques enfumées, les trottoirs en

bitume, et ces petites portes derrière des grilles emprisonnant l'Anglais dans la solitude de ses parlors, *le rejettent avec frénésie dans la campagne.*

L'enfant Keats aspirait à la vue du ciel qui lui était dérobé par le plafond brumeux de la Ville. A l'école d'Enfield, dans le Middlessex, où il fut envoyé, il respire satisfait.

Excessif — car il fut toute sa vie un être de passion — il subissait les modes de ses humeurs changeantes : coléreux, batailleur, fier, ou cherchant à rire, à bouffonner, puis triste et inquiet.

Sa taille était petite, son visage beau avec des yeux étincelants; ses proches subissaient son prestige, sans pouvoir prédire l'usage qu'il ferait de cette fougue entraînante.

Vers sa quatorzième année, ces élans trouvèrent un splendide horizon où s'ébattre. Il se prit, à ce moment où l'enfant devient un adolescent, d'une grande passion pour l'étude. Il lisait, il lisait sans cesse; il lut et apprit davantage pendant cette année que d'autres écoliers de la race des ruminants n'absorbent en dix ans. Il ne lâchait plus ses livres, il mangeait devant un

livre, sans quitter les lignes des yeux; il lisait pendant les récréations, debout, adossé à un arbre; le matin, avant l'heure de l'étude; le soir, sous la lampe, les dix doigts enfouis dans les cheveux, comme pour creuser dix canaux par où pénétrerait le savoir qu'il voulait absorber.

Le lecteur est mille fois plus important que les lectures, et l'adolescence livrée à elle-même trouve comme par miracle ce qu'il lui faut.

John Keats plongea son esprit dans le courant des histoires imaginatives du monde. L'Écosse et le Pérou lui apportèrent des fantaisies extrêmes. Mais les brumes gothiques et le parfum des iles tropicales, n'auraient pas donné une résistance suffisante où appuyer ses rêveries, si un livre entre tous n'eût illuminé définitivement son imagination poétique : Le Dictionnaire mythologique *de Lamprière lui est révélé.*

Il eut par les maigres dessins qui ornent ce livre l'intuition du monde des formes pures Son âme géniale en déduisit le sens parfait de la beauté.

L'esprit de John Keats a un merveilleux sens elliptique; des rapprochements d'idées uniques, et des images fraiches et intenses lui viri-

fient sans cesse l'imagination. Bientôt, si un jour s'écoule sans qu'il ait écrit, une angoisse le saisit.

Cette angoisse ne venait-elle pas de l'implacable métronome caché qui comptait les heures de la courte vie dont il avait la prescience : fiévreux, il se hâtait. Les esprits d'élite qui meurent jeunes le savent, et ils accomplissent tôt leur tâche. On les croit précoces, ils sont pressés par un galop intérieur qui les mène vers leur destinée dans le temps découpé d'avance.

Chatterton, Mozart, Chénier, Keats, Rimbaud, Renée Vivien, ont pressuré la dernière goutte de leur cœur, avec ponctualité. Ils furent exacts au rendez-vous. Qu'importent après tout l'échafaud, les fioles, le désert arabique, les stupéfiants! Ils ont laissé ce qu'ils avaient à laisser. Élisabeth Browning l'a dit superbement :

L'âme de Keats, de celui qui ne grandit pas
En progrès graduel comme les autres,
Mais tournant largement sur son axe personnel
S'accomplit lui-même en vingt années parfaites
Et mourut — jeune? — Non pas sa vie fut
une longue vie

Distillée en une simple goutte comme une
larme
Sur la joue glacée du monde pour l'enflammer
A jamais, cette grande âme géniale
Rend étrange, impossible à comprendre
Que tant de poètes écrivent jusqu'en leur
[décrépitude.

*John Keats était bon latiniste, il était familier avec Ovide et avec Virgile, dont il traduisit l'*Énéide. *Le doux Fénelon l'attira. Telle une abeille diligente et sage, il choisit parmi les êtres morts et vivants, ceux qui lui étaient nécessaires. C'est la grande affaire, l'unique de sa vie.*

Quand il est obligé de quitter l'école, à la mort de ses parents, et de prendre un métier, son tuteur l'engage comme aide-chirurgien à Edmonton, près d'Enfield.

Cette nouvelle occupation lui plait, car à peine interrompt-elle ses habitudes de lecture, et de rêveuses promenades dans la campagne.

Il allait souvent à Enfield retrouver son ami Clark, un être délicat, aimant comme lui la poésie, et les deux jeunes gens augmentaient leur exaltation en la partageant.

Keats lut Chaucer et Shakespeare, mais c'est à la suite d'une lecture des vers de Spencer qu'il se sentit, lui aussi, un poète, non pas un versificateur, mais celui qui reçoit l'inspiration.

Il écrivit quelques fragments, des pièces charmantes : mais le génie intérieur n'est pas encore soulevé.

Un soir, Clark lui apporte Homère, traduit par Chapman. Brûlés d'enthousiasme, ils lisent jusqu'à l'aube. Et au lever du jour, J. Keats écrit le sonnet : « En ouvrant Homère », où se confondent les chocs impérieux reçus en divers endroits.

... Alors je me sentis pareil au guetteur du firmament
Lorsqu'à ses yeux surgit une planète nouvelle...

L'étrangeté de ce beau sonnet gît dans le rejet de l'image finale. Le contact avec l'horizon homérique frappe le poète d'un silence émerveillé : tel Cortez regardant pour la première fois le Pacifique du haut d'un pic à Darien.

Son esprit, comme la ruche de l'abeille, is full to the brim ; *il contient, à portée de l'imagina-*

tion tous les beaux aspects de l'univers, et il aime à les mêler à la vie quotidienne — Où êtes-vous maintenant? — écrit-il à son ami Leigh Hunt, qui publiait un volume de poésie : En Judée, en Cappadoce, ou dans cette partie du Liban qui avoisine Cyrène?... »

Plus tard, dans la Veille de la Sainte-Agnès, *il évoque ainsi naturellement le Liban, dans cette délicieuse strophe :*

... De radieux sirops au parfum de cannelle,
Du miel et des dattes apportées par des galions
De Fez, et des friandises épicées venant toutes
De la soyeuse Samarcande ou du Liban riche
en cèdres.

Sa fantaisie dessine des crochets plus inattendus que ceux d'une hirondelle poursuivie par le soir et par l'orage.

Subtil jardinier de son âme, John Keats sut choisir l'ambiance nécessaire à son développement.

Il a des amitiés masculines fortes et salutaires, et les garde par ses qualités d'adolescent et de poète. Ses amis sont : Leigh Hunt, poète, critique, directeur du journal libéral The Exa-

miner, *esprit généreux et vif; J. H. Reynolds, également poète; le peintre Haydon.*

Ils l'admirent, l'exaltent. L'un le convainc de quitter la profession médicale pour s'abandonner complètement à la poésie. Et Keats obéit, malgré les difficultés matérielles. Le fâcheux rappel de celles-ci irrite parfois ses nerfs sensibles.

Les marbres du Parthénon rapportés par lord Elgin exaltent son génie. A la vue de ces chefs-d'œuvre éternels — incompris alors des Anglais — il est étreint du frisson de la beauté et de l'angoisse de ce qui passe. Il se sent humble, chétif, comme un passereau, devant ces marbres enfermant dans la plus durable des matières les mouvements et la forme.

Haydon, en lui expliquant la beauté mathématique de la technique, donne à son art de poète un enseignement précieux. Keats se rend compte de la valeur d'une concision, des idées et des images ramenées vers un centre, du poli des détails, de la perfection des plans. Il rapporte leur exemple dans ses poèmes. A partir de ce jour, il bannit les trop faciles métaphores, les inutiles enjolivements — procédés imités des

poètes antérieurs, manière qui n'est pas la sienne.

Et devant ces marbres du Parthénon, John Keats est frappé d'une sorte de terreur : il sait la brièveté de sa vie, son incapacité, et lui qui n'est fait que pour sentir et dire son amour du beau, il ne peut que balbutier :

Mon esprit est trop faible : le sentiment de la mort
Pèse lourdement sur moi comme une torpeur invincible...

Cette détresse ne le quittera jamais et viendra sourdre sous la joie dionysiaque.

Après s'être imbibé de ces aspects, Keats écrit deux sonnets, dont l'un est parfait. Et plus tard, son Ode à l'Urne grecque *est encore inspirée par cette première vision.*

S'il n'est pas encore maitre de sa technique, il l'est de ses inclinations. Et jalousement, il ferme l'accès de son âme à ce qu'il a jugé devoir lui rester étranger.

Keats connut Shelley, l'admira, mais ne voulut pas d'intimité. Deux vases également remplis d'eau ne peuvent rien recevoir l'un de

l'autre. C'est ce que Keats sentit nettement. En outre, il craignait que les alluvions métaphysiques et politiques de Shelley vinssent altérer la fraîcheur de son inspiration de poète anglais, conscient de lui-même.

Il ne voulait chanter que la beaute : la beaute, plus que la connaissance, lui importait. Il vouait être pur, pour accomplir la tâche sacrée qui force le poète véritable à s'immoler comme un martyr pour sa foi. Platon l'a dit : « Nous chasserons les poètes de la République », ce qui signifie que les poètes doivent tenir une lyre pour charmer les hommes, mais qu'ils ne doivent pas s'immiscer dans le domaine des affaires du siècle.

— « Je ne suis sûr de rien, sinon du caractère sacré des affections du cœur et de la vérité de l'imagination. La beauté conçue par l'imagination est réelle : qu'importe qu'elle ait eu ou non une existence antérieure. J'applique la même idée à toutes nos passions et à l'amour : elles sont toutes dans leur essence créatrices de beauté essentielle. »

Endymion *débute par ce vers célèbre :*

Toute beauté est une joie éternelle...

*et dans le dernier vers de l'*Ode à l'Urne Grecque, *Keats écrit :*

La Beauté est Vérité, la Vérité Beauté —
C'est tout ce que vous savez sur terre
Et c'est tout ce qu'il vous faut savoir !

En 1817, John Keats publia son premier recueil de poèmes, qui n'eut pas de succès. « Il plut à une douzaine d'amis et déplut à une douzaine d'inconnus. »

Tous les dons de Keats sont là, bien qu'inégalement perceptibles. Il y a des vers admirables, des longueurs parfois, des trébuchements d'enfant qui a encore besoin de s'accrocher aux meubles, car il est faible quand il imite ses maîtres, les poètes Elisabethains et Spencer, mais plus fort quand il leur échappe.

Certains poèmes annoncent les chefs-d'œuvre : J'effleurais de mes pas le sommet d'une colline *est le magnifique prélude d'*Endymion, *et la* Veille de la Sainte-Agnès *se dégagera des rêveries de Calidore : le jeune Calidore fait prévoir Porphyro :*

... Il était de fait,
Un homme d'élégance et de haute stature.

Et le balancement de ses plumes
Serait aussi haut que les baies d'un prunier sauvage...

et lorsque Cassia pose sa main sur l'épaule de Calidore :

Et alors il la caresse avec sa joue heureuse...

les douceurs de Madeline sont là.

Keats a un goût marqué pour le sonnet. Il sent la nécessité d'enfermer sa pensée vagabonde :

Qui n'a déclamé le sonnet s'élevant fortement
Jusqu'à son apogée, puis retombant avec fierté.

Plusieurs de ces sonnets sont excellents, et les épitres et les sonnets à son frère Georges contiennent des phrases aux sons pleins et finis.

John Keats peut avoir des faiblesses dans ses poèmes, dues à l'inexpérience, il n'a pas de résidus; c'est pourquoi il demeure, c'est pourquoi on l'aime et on l'aimera toujours. Il a voulu rester en dehors du cercle des tâtonnements de l'époque, des imprécations de l'heure, se réservant d'être uniquement et pleinement un poète. Les sens éblouis et exaltés, il chante la vie et la nature,

avec un ravissement surpris que rien ne peut interrompre. Il donne à la simple campagne anglaise qui l'entoure, son sentiment dionysiaque, et a travers les vapeurs légères qui montent du sol, il voit un monde imaginaire surgi de mythologies et de légendes.

Keats a une tendresse amoureuse pour la lune, d'abord pour la lune mythologique, puis il l'aime pour elle-même, pour la morbidesse qu'elle répand et cette attirance qu'elle inspire des régions supérieures où elle semble réfugiée le jour. Mais il ne veut pas la suivre dans ses dangereuses nostalgies, car alors il goûterait moins les joies de la terre.

... Ainsi la lune
Cette passion, la poésie — gloires infinies —
Nous hantent, et deviennent la lumière
Consolante de nos âmes...

et plus loin :

... O lune!
La plus antique des ombres parmi les vieux arbres...

ne rappelle-t-il pas :

« Bientôt, elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers... »

Certes, Keats ignorait presque tout de la littérature française, et le nom de Chateaubriand n'était pas arrivé jusqu'à lui. Mais Sélénè avait enchanté également leur sensibilité différente, mais celte d'origine. L'un y puisa une sensibilité romantique dont il nourrit son orgueil d'aigle mélancolique pendant quatre-vingts ans; et le jeune Anglais y trouva l'exaltation nécessaire à sa courte et difficile existence.

— Comme ce garçon pauvre est riche! Quelles fêtes inouïes il se donne journellement, par des promenades à travers quelques comtés, par les livres qu'il contemple : Milton et Shakespeare lui communiquent sans cesse leurs visions. Avant de lire le Roi Lear, *il écrit un sonnet, libation qu'il dépose devant le premier feuillet du livre sacré — car son âme est pleine de ferveur envers les grands poètes de jadis et les œuvres de ses contemporains.*

Il admire beaucoup Wordsworth, quoique les deux poètes n'aient pu personnellement se com-

prendre. Quand Keats, les yeux brillants et la joue en feu, lut à son aîné le magnifique hymne à Pan, Wordsworth l'écouta d'un air glacial, et le traita de joli païen. Keats réplique par : vieux bigot en redingote.

*John Keats écrivit une partie d'*Endymion *pendant l'été de 1817, qu'il passa à Oxford chez son ami Bailey. Il y est heureux.*

— « Cet Oxford est bien la plus belle ville du monde, pleine d'anciens monuments gothiques : cloches, tours quadrangulaires, cloîtres, bosquets... et entourée de plus clairs ruisseaux qu'on n'en vit jamais.... Je me promène tous les soirs aux rives d'un d'entre eux. »

Son épanouissement est si profond qu'il éclate. Il veut le communiquer à sa petite sœur Fanny, et lui raconte dans une lettre le plan de son poème.

« Peut-être aimeriez-vous savoir de quoi il s'agit dans mon poème? — Il y a bien des années, un beau et jeune berger menait paître ses troupeaux sur le versant d'une montagne appelée Latmos. Il était d'une espèce fort contemplative, et vivait solitaire parmi les astres et la plaine, ne pensant guère qu'une aussi merveilleuse créa-

*ture que la Lune pût devenir folle d'amour pour lui. Ce fut ainsi pourtant, et quand il s'endormait sur l'herbe, elle descendait du Ciel et le regardait passionnement pendant des heures. Et a la fin, elle ne peut s'empêcher de l'emporter dans ses bras au sommet de cetté montagne de Latmos — pendant qu'il rêvait. Et voici l'histoire d'*Endymion, *poème en quatre livres et en quatre mille vers. »*

*Dans le poème d'*Endymion, *Keats a prodigué sa jeune inspiration, jetant avec trop d'abondance toutes les sensations qui avaient saisi son imagination. Il a allongé inutilement cette œuvre. — Mais à travers les imperfections du poème, certains morceaux sont du pur Keats, c'est-à-dire empreints de cette beauté élyséenne, caractéristique unique de ce merveilleux poète.*

Il imagine et il chante l'univers tel qu'il est en somme, tel qu'il se déploie tous les jours devant nos sens éteints. Il y met ce ravissement, cette exaltation qui est la joie la plus pure de l'être humain.

Mais, comme son cerveau est enrichi de légendes, et son imagination nourrie de mythologie dans les ruisseaux du Sussex, « aussi nom-

breux que des cils », il fait courir des dryades : ses nymphes respirent des sweetpeas, *et le dieu Pan s'émerveille des architectures des nuages.*

Le prélude de ce poème est un salut direct à la Beauté. Les premiers vers dépassent la suite du poème et vont au delà des balbutiements enthousiastes de l'enfant qui gambade au milieu de la nature, emporté par une joie physique qui se rit de la vie maussade.

Le mythe d'Endymion fut inventé par les Grecs, qui transposaient en des imaginations délicieuses tous les phénomènes de la nature. Le berger de Latmos et Cynthie personnifient les premiers rayons de la lune, qui caressent l'endroit où les derniers rayons du soleil ont disparu.

Keats chante donc dans son poème les amours de Cynthie et du beau berger. Malheureusement, il déverse autour de cette fable tout ce qu'il sait de mythologie, et les pérégrinations de ses héros sont très confuses.

Pendant qu'il écrivait Endymion, *c'est dans la lecture de Shakespeare qu'il trouvait son excitant le plus vif. « Shakespeare a dit tout sur tout », écrit-il.*

Spencer et Shakespeare, dont les œuvres

furent le stimulant du génie de Keats, chantent aussi Cynthia. Le Marchand de Venise *contient ces lignes :*

« *La lune brille d'un pur éclat... Avec quelle douceur la lumière de la lune dort sur ces pentes... Paix! Silence! La lune dort avec Endymion et ne veut pas qu'on l'éveille...* »

Keats écrit : « *Aujourd'hui, je me sens capable de goûter Hamlet plus que je ne l'ai encore jamais fait* ».

Or, le dionysiaque Keats et le sombre Hamlet sont frères.

Keats s'est attaché à la vie par une joie infinie et multiple des nerfs, dont le triste Scandinave fut dépourvu. Mais leurs deux esprits ont vogué au-dessus des activités et des attaches terrestres qui occupent les autres humains...

Ce qui manque à ses premières œuvres est l'art de mettre de l'ordre dans la composition. Il a une asymétrie complète de la fantaisie, ce désordre qui répugne tant à l'esprit classique français et qui est, au contraire, la base des conceptions anglaises. Le mélange des genres est toléré et les émotions sont écrites telles qu'elles sont ressenties.

*Cependant l'incohérence d'*Endymion *est tout de même moins stupéfiante que les bondissements du sublime Vigny dans son poème d'*Éloa, *où il abandonne brusquement l'ange et les sphères étoilées pour chanter successivement : la Louisiane, l'enfant de la Clyde écumeuse et la brune Espagnole.*

La mythologie de Keats est traitée d'une façon différente de celle de tous les autres poètes. Ainsi le poème mythologique d'un poète français contemporain, écrit avec une grande pureté de langage, reste toutefois une œuvre essentiellement intellectuelle, ciselée à domicile.

L'auteur n'a pas vécu des journées entières couché sur le dos, au milieu d'une forêt de pins, imprégné de nature au point de ne plus savoir s'il est le vent qui bruit dans les aiguilles, ou l'aiguille qui reçoit le vent.

Keats seul, a le don de voir les dieux de l'Olympe, ou plutôt il emmène avec lui cette troupe moitié humaine et moitié végétale. Il court avec elle à travers les prés et les bois, et il ressent la joie unique de l'homme des temps fabuleux.

Poursuivant son rêve de poésie dans ses promenades champêtres, l'imagination toujours nourrie de la lecture des poètes Élizabéthains, Keats retrouve par-dessus cent cinquante ans d'existence anglaise assombrie par la Réforme, l'industrialisme et son enfant le « Pauper », cette époque où, servi par les sens les plus affinés qui furent jamais, s'épanouit radieux le bonheur d'exister et de comprendre.

Il est ainsi des périodes bienheureuses où l'homme est à la fois humain et divin, menant à la perfection la belle aventure d'exister.

Le jeune homme de génie qui vécut pendant la Révolution française et l'épopée napoléonienne, appartient par l'esprit aux grandes époques dionysiaques du monde... Et il le sentait si bien qu'il écarta avec une rigueur passionnée tout ce qui l'arrachait à ses imaginations, s'entourant d'une ceinture de flammes qui l'isolait et le défendait contre l'extérieur.

Bien qu'il ne voulût pas entrer en contact avec les événements contemporains (sentant que les temps étaient proches), il écrivit cependant un sonnet sur la Paix, lui demandant de bénir cette

ile « entourée par la guerre » et de « rendre au Triple-Royaume son sourire brillant ». Parlant de Napoléon, il dit : « Le plus grand mal qu'il a fait a été de leur apprendre à organiser leurs monstrueuses armées ».

Endymion *fut accueilli avec une sévérite extrême par la critique, autant par incompréhension que par un parti pris qui s'exerçait contre l'entourage de Keats. Leigh Hunt et ses amis étaient tous traités de* cockney poets *par les revues officielles.*

La Quarterly Review *et le* Blackwood Magazine *s'acharnent particulièrement contre « la calme, la continue, l'imperturbable, la radoteuse idiotie d'*Endymion *».*

Rapcortant à son frère Georges les âpres critiques de ces revues, Keats explique :

*« Quand je sens que j'ai raison, aucune louange extérieure ne peut me donner un rayonnement aussi intense que mes solitaires répercussions et mes assurances de ce qui est beau. J. S. a parfaitement raison quand il parle du « décousu » du poème d'*Endymion. *Cela n'est pas ma faute, non, bien que cela puisse paraitre un peu paradoxal... J'ai écrit avec indépendance,*

mais sans jugement. A l'avenir, j'écrirai avec autant d'indépendance, mais avec jugement. Le génie de la poésie doit se débattre pour être sauvé dans chacun : il ne peut pas être développe par des lois et des préceptes, mais par la sensation et la surveillance de soi. »

*Après l'échec d'*Endymion, *Keats avait éte pris d'un grand découragement, pleurant toute la nuit, car il doutait de son pouvoir physique d'accomplir ce qu'il sentait « bouillonner en lui-même ».*

Il se rendit compte de la pauvre valeur marchande de la poésie :

« Je suis parfois tellement sceptique que je regarde la poésie même, comme un simple feu follet bon à amuser celui que frappe par hasard son éclat. Les commerçants disent que toute chose ne vaut que ce qu'elle rapporte ; de même probablement, toute recherche mentale ne tire sa réalité et sa valeur que de l'ardeur de celui qui s'y livre, étant en elle-même un néant.

» Il n'y a pas de plus grand péché après les sept mortels que de se flatter de l'idée d'être un grand poète ou un de ces êtres dont le privilège est d'user leur vie à la poursuite de la gloire. »

Mais il veut à tout prix garder le rythme de la vie poétique, et préserver son sens créateur de l'écrasement de la vie journalière :

...O Muse
La fraîcheur matinale du lendemain
Semble donner sa lumière par mépris
Des existences mornes, dénuées d'inspiration,
et comme des escargots, lentes...

(Endymion.)

Et il écrit à divers amis :

La falaise de la poésie me surplombe...

puis :

« *Il me semble que chacun peut, comme l'araignée, tisser avec sa propre substance sa propre citadelle aérienne. Les feuilles et les brindilles sur la pointe desquelles l'araignée fixe son travail, ne sont pas nombreuses, et cependant elle trame dans l'espace une belle circonférence. L'homme devrait se contenter ainsi de quelques points à effleurer sur le fin tissu de sa pensée, et broder une tapisserie élyséenne, pleine de symboles pour les yeux de l'esprit, de douceur pour*

la touche de son âme, d'espace pour ses divagations, de lumière pour ses sensations. »

Il dépend aussi de son inspiration, que ni le labeur, ni la volonté, ne peuvent ramener.

« *J'ai trois ou quatre nouvelles en train, mais comme je ne puis écrire pour le seul plaisir de faire de l'imprimerie, je les laisse avancer ou dormir selon ma fantaisie.* »

*Aussitôt après la publication d'*Endymion, *Keats quitte les mythologies grecques pour aller visiter un autre pays de son imagination et de sa fantaisie, le Moyen Age italien, et il écrit le beau poème d'*Isabella *ou le* Pot of Basil.

Il a des ennuis d'argent. Quand ils deviennent trop cuisants, il les compare à « des orties qu'il aurait dans son lit ».

Avec les quelques « pounds » que lui avaient laissés ses parents, il pouvait vivre tout de même mais à condition que sa poésie rapportât un peu.

Quand son frère Tom mourut, Keats pensa que sa maigre succession lui fournirait encore quelques mois de subsistance et de repos, mais les corbeaux anglais, aussi impitoyables que les corbeaux français, s'arrangèrent de façon à ce

que le petit héritage fût dépensé en grimoires et prit à Keats son temps, matière précieuse et irremplaçable, en le contraignant à des démarches chez les gens de loi, dans ces endroits où l'encre et le papier, se décomposant sous des atmosphères sordides, répandent des odeurs infectes.

Il songeait, tant son désespoir était grand, à s'engager comme chirurgien à bord d'un vaisseau en partance pour les Indes.

Enfin, il amoncela devant lui son petit avoir et le compta.

C'est à ce moment que son ami, le peintre Haydon, atteint d'une inflammation des yeux, pauvre et ne pouvant plus travailler, lui emprunte de l'argent.

Keats répond : « J'ai au cœur cette sorte de feu qui sacrifierait tout ce que j'ai pour te servir, je parle sans aucune réserve : je sais que tu en ferais autant pour moi... J'ai un peu d'argent, qui pourra me permettre de travailler et de voyager pendant trois ou quatre ans. Je n'espère point tirer quelque chose de mes œuvres : de plus, je désire éviter la publication... Tâte des grosses bourses, mais ne vends pas tes dessins.

ou je regarderai cela comme un manque a l'amitié. »

John Keats qui écrivait : « Mon amour pour mes frères depuis la perte de mes parents, quand nous étions en bas âge, et même par suite d'infortunes précédentes, est devenu pour moi une affection passant l'amour d'une femme », avait pour l'amitié un égale ferveur : « Je ne pourrais vivre sans l'amour de mes amis ».

A un moment donné de sa courte existence, Keats se trouva entouré d'êtres privilégiés par les dons, la chaleur du cœur et l'intelligence.

« Je suis convaincu qu'il y a trois choses dont il faut se réjouir à notre époque : l'Excursion, vos tableaux et la profondeur du goût d'Hazlitt.... », écrivait Keats à Haydon.

Tous semblent se passer Keats de main en main comme un joyau précieux, que chacun retient un instant pour en garder le scintillement.

Il ouvre son âme devant ses amis, il les admire et dans sa correspondance les promène à travers les méandres compliqués de son esprit.

Mais, ceux-ci étant des hommes, se prirent un jour en haine. Le critique Hunt critiqua le peintre Haydon, qui rapporta des propos

aigres-doux du poète Reynolds... Cela se résume par l'éternel : « Monsieur rendez-moi mon chef-d'œuvre et reprenez votre croûte ». Pensant à ces vexations du cœur, Keats dit : « Elles ne me surprennent pas, Ciel! Un homme devrait se faire émousser la fine pointe de son âme afin d'être adapté à ce monde. »

Keats connut ainsi l'inconstance humaine, et n'en apprécia que davantage les amis un peu moins brillants mais d'un dévouement inaltérable : Dilke, Bailey et Severn.

Quelle que fût son occupation à laquelle il se livrait, Keats s'y consumait toujours.

En société, il se livrait aux conversations et aux distractions avec une telle fougue que ces veille lui étaient funestes; dans la solitude, sa pensée devenait si intense qu'il était pris parfois de vertiges; à d'autres moments, il avait des intervalles de torpeur absolue.

Il s'aperçut lui-même de ce déséquilibre, et en conçut une première alarme à vingt-deux ans. Il l'exprime ainsi : « Il faut subir la vie, et je tire certainement quelque consolation de la pensée d'écrire un ou deux poèmes avant qu'elle ne cesse. »

Il compose son fameux sonnet :

J'ai peur parfois de disparaître
Avant que ma plume ait épuisé les richesses de
mon cerveau fécond...

Par moments, un sentiment de joie s'élève en lui. C'est la dominante de sa nature, et cette ivresse qui le possède semble frapper son cerveau d'une cymbale joyeuse; aussitôt il perçoit une sensation fraîche et directe, il s'enivre lui-même, et de la perception qu'il reçoit et de sa faculté a l'exprimer.

Cependant des ennuis d'argent, la tristesse causée par la mort prématurée de son frère Tom, et sa dépression physique, avaient mis Keats dans un état de passivité languide assez singulière.

Ce n'est plus l'imagination joyeuse de l'adolescent qui découvre la vie avec volupté, mais un commencement de maturité inquiète le rend « anxieux comme un daim » aux écoutes.

Il perçoit pour la première fois, au fond de l'horizon, des échafaudages métaphysiques que son esprit ne peut encore embrasser.

De ce côté, sa pensée s'embue, car il n'est pas un penseur, mais un poète, un être frappé par l'image et enivré d'émotions verbales.

L'imagination de Keats commence à mûrir. Il se plait moins à folâtrer avec de jeunes déesses, et entreprend une sorte de poème épique grave et beau par intermittences : Hypérion. *Riche et profonde, sa pensée résonne comme un chant d'orgue, pour dire la vieille théogonie des premiers âges du monde, la lutte des Titans contre les dieux nouveaux.*

Keats est évidemment imbibé de la pensée miltonienne. Mais Milton est biblique comme Vigny; et pas plus que Shakespeare, Keats ne connut l'esprit du christianisme. Tandis que Milton, le puritain, voit, dans ces luttes épiques, les distinctions du bien et du mal, Keats, le païen, voit surtout les luttes des forces blanches contre les forces noires — c'est-à-dire que les êtres encore informes et lourds, doivent céder la place aux êtres de lumière — et son poème s'achève par l'apparition d'Apollon, dans l'île enchanteresse de Délos.

Keats est un grand artiste visuel. Son imagination a besoin d'éléments optiques. Dès qu'il ne

peut se représenter les scènes dont il parle, il devient fumeux et incompréhensible. C'est le regard qui met en branle toutes ses répercussions cérébrales. Il voit avec l'œil d'un peintre, et décrit les tableaux qu'il compose et agence avec un souci parfait des plans, des valeurs.

Ainsi, dans Endymion, *le char de Bacchus s'avançant traîné par deux léopards, et le jeune dieu bondissant au-devant d'Ariane, est un tableau parfaitement dessiné et peint.*

La vision de Keats peut aussi être sculpturale.

*La partie du poème d'*Hypérion *où il relate l'accablement de Saturne quand il a perdu son royaume et la déesse Théa penchée vers lui, lui murmurant à l'oreille des paroles réconfortantes, découpe un groupe qui évoque Michel-Ange.*

Sa face était large comme celle du sphinx
thébain...

Et ces lignes ne sont-elles pas suggestives :

Le vieil Océan roule une vague éternelle au
rivage,

Et sur son sommet vert, la rapide écume, toute
blanche,
Crépite et, peu à peu suit un caprice d'indolence.

(Endymion.)

Bien que son inspiration fût fougueuse et constante, Keats travaillait ses poèmes comme un artiste, étant profondément occupé de la technique de son métier, de la structure grammaticale et de la syntaxe, sur lesquelles il détachait ses mots. Il avait même un grand souci de la ponctuation, il était conscient de l'esthétique de la langue anglaise. Il voulait s'éloigner à la fois, du style normand de Chaucer et de l'empreinte latine, qui est pesant sur les poèmes de Milton; c'est dans Chatterton seulement qu'il trouva le premier dégagement des alluvions étrangères.

Keats est admirablement Anglais par l'âme, les sens et le langage, et ne manque pas d'avoir cette incompréhension complète de ce qui n'est pas Anglais. Il remercie Dieu : « qui m'a fait naître en Angleterre, avec nos grands hommes à nous sous les yeux ».

« La nature est belle, mais la nature humaine

plus belle encore, le gazon est plus riche lorsqu'il a été foulé par un pied nerveux, vraiment anglais; le nid de l'aigle est plus beau lorsque le montagnard y a jeté un regard. »

Elle est heureuse, l'Angleterre ! Je serais satisfait
De ne voir d'autres verdures que les siennes,
De ne sentir d'autre brise que celle qui passe
A travers ses grands bois mêlés de valeureuses légendes.
— Cependant il me vient parfois une nostalgie
Pour des cieux italiens; un rauque désir intérieur
De m'asseoir sur une Alpe comme sur un trône...

Comme tous ses compatriotes, Keats, en dehors de l'Angleterre, ne pense qu'à l'Italie, sa complémentaire.

La France ne l'intéresse pas. Il ne connaît que Fénelon, qu'il aime d'ailleurs. Le nom de Boileau est pour lui synonyme de quelque chose d'affreux.

L'esprit de curiosité s'éveille en John Keats. Il souhaite connaître toute l'Europe, et commence par l'Ecosse.

Son frère Georges et sa belle-sœur Georgina s'embarquant à Liverpool pour l'Amérique, Keats les accompagne jusqu'au bateau, et de là continue l'excursion avec son ami Bailey.

Ce voyage d'Écosse ne fut pas particulièrement heureux.

Keats s'applique à franchir des milles, à gravir les montagnes écossaises; mais plutôt que d'encourir ces fatigues, il lui aurait été plus avantageux de continuer ses promenades habituelles dans le sud de l'Angleterre. — La persistance avec laquelle il énumère le triste manque de ses aliments qu'il arrose de whisky, montre qu'il est arrivé à ce paroxysme irrité du voyageur retenu par l'amour-propre et dont la lassitude est telle qu'un seul jeu s'organise : réparer ses forces pour les reperdre par un exercice trop violent.

John Keats va jusqu'à Belfast. Il est très impressionné par la tristesse de ses faubourgs et par ses paysans, vivant enfumés dans des huttes comme les hommes des cavernes.

Il pense à Burnes, écrit quelques ballades pas trop réussies, et résume sa véritable pensée dans les vers suivants :

Il y avait un méchant garçon
et méchant garçon était-il.
Il s'enfuit jusqu'en Écosse
pour son peuple visiter.
Là il trouva
que le sol
était aussi ferme,
le mètre
aussi long,
une chanson
aussi gaie,
une cerise
aussi rouge,
le plomb
aussi lourd,
quatre fois vingt
faisaient quatre-vingts,
une porte
était en bois,
tout comme en Angleterre.

Quand on voyage comme Keats dans le domaine des plus fines sensations de l'esprit humain, et que les horizons qu'on découvre sont les grands poètes des époques passées, pourquoi

fatiguer sa machine par un usage pour lequel elle n'est point faite. Keats ne pouvait vivre qu'en famille, en famille de poètes, et dans sa correspondance il avoue sa double aspiration : la pensée et la sensation :

« *Une connaissance étendue est nécessaire à l'être pensant : elle délivre de l'effervescence et de la fièvre, et, en élargissant le champ des spéculations, elle contribue à alléger le fardeau du mystère.*

» *O! une vie de Sensations plutôt qu'une vie de Pensée* ».

Mais il ne peut disjoindre la sensation de la méditation.

Keats était gai et sociable, mais il n'était heureux qu'entouré de jeunes gens de son âge avec lesquels il put s'enthousiasmer pour l'art, la poésie, la musique. Ces discussions passionnées étaient comme des bûches jetées dans le foyer toujours ardent de son imagination.

Il se plaisait à boire avec ses compagnons de plaisir : « I pitched upon an other bottle of claret—we enjoyed ourselves very much. »... *Il avait un goût très vif pour les cartes : il compara même un jour son esprit à un jeu de*

cartes dispersé. Avec ses amis il va à Drury Lane entendre Richard III. *Puis ils vont danser. — Ce groupe de jeunes gens gais et poétiques ressemble à la jeunesse de tous les temps.*

Mais Keats n'appréciait pas la fréquentation des femmes qui l'entouraient : c'étaient de dignes matrones, de fades jeunes filles, ou des femmes faciles, distractions d'un soir. Plus tard cependant, il avoue qu'il fut un temps « où le moindre bout de ruban excitait son intérêt ».

En véritable Anglais, il ne parle jamais de femmes dans sa correspondance, sincère cependant. Pour lui, comme pour bon nombre de ses compatriotes, les femmes sont sacrées, ou ne méritent pas qu'on parle d'elles.

En face de l'amour, Keats resta toujours un adolescent enivré d'idéal. Bien avant qu'il n'en eût la perception directe, il chanta le ravissement des sens tels qu'il les imaginait. Cet état resta longtemps diffus et sans objet. Il le dit dans Endymion *avec une pure ardeur :*

O pouvoir souverain de l'Amour !... O Douleur !
O Douceur !...

Tous les souvenirs, sauf les tiens, surgissent froids et calmes,
Et pleins d'ombre par delà les brumes des années défuntes. —
Car les autres, bons ou mauvais, haines et larmes,
Reposent atones; mais en ce qui te concerne
Un soupir réveille l'écho, un ancien sanglot encore se désole.
Un baiser ramène la rosée en miel des aubes qui furent...
... Et je suis certain qu'au matin de ma naissance,
Je balbutiais intérieurement tes noms embaumés...
Enfant, je savais que les baisers amenaient
Tes faveurs, — aussi j'envoyais des baisers
A l'air vide, l'implorant de m'amener l'amour.

Il a un sens voluptueux exquis dont toute sa poésie est baignée, recélant des phrases qui n'ont leurs pareilles que dans les sonnets et les comédies de Shakespeare.

Keats chante l'amour et son atmosphère plutôt qu'une femme.

Dès qu'il veut préciser, il ne trouve que des phrases mièvres et sans beauté, — car les femmes qu'il voyait, ne ressemblaient pas à ses imaginations.

Il leur adresse un jour ce poème :

O femme, quand je te contemple, pétulante, vaine,
Légère, puérile, fière et pleine de caprices;
Sans cette modeste douceur, qui rehausse le prix
Des yeux aux paupières baissées, repentantes
Des blessures qu'ils font exprès pour les guérir aussitôt,
Alors, mon esprit exalté bondit impétueusement,
Alors, mon âme exultante s'élance,
Et je me réjouis d'avoir tant tardé à aimer...

Les femmes qui passent lui inspirent parfois des mélodies charmantes et singulières, et son esprit les goûte avec une joie plus grande que la réalité, parce qu'il arrange lui-même et fixe à tout jamais les impressions qu'il dispose avec une âme d'artiste.

Une jeune porteuse de Devonshire cream *lui inspire un petit tableau où, au centre des collines, il embrasse la jeune fille sur la bruyère, après avoir suspendu son châle à un saule.*

Keats se rendait compte de sa froideur et l'appréciait. Il écrivit à Reynolds :

« *Je n'ai jamais été amoureux. Cependant la voix et l'apparence d'une femme m'ont hanté ces deux derniers jours... Ce matin, la poésie l'a emporté, je suis retombé parmi ces abstractions qui sont toute mon existence. Il me semble avoir échappé à une douleur nouvelle, étrange et menaçante...* »

Il reparle de cette femme dans une autre lettre à sa belle-sœur Georgina :

« *Elle n'est pas une Cléopâtre, mais elle est au moins une Charmian. Elle a une riche couleur orientale, elle a de beaux yeux et de belles manières. Quand elle entre dans une chambre elle donne la même impression de beauté qu'une léoparde. Elle est trop belle et trop consciente d'elle-même pour repousser les hommes qui l'entourent. Habituée à leurs hommages, elle n'y trouve rien d'extraordinaire. Je me sens bien plus à l'aise avec de telles femmes. Les images*

que j'ai devant les yeux me donnent une vie et une animation qu'il m'est impossible de sentir avec ce qui est inférieur. A ces moments, je suis trop occupé à admirer pour être gauche ou tremblant. Je m'oublie entièrement parce que je suis absorbé par elle. Vous allez vous imaginer que j'en suis amoureux? Je veux vous dire aussitôt que non. Elle m'a gardé éveille une nuit comme un air de Mozart pourrait le faire...

» Comme un homme de ce monde, j'aime l'opulente conversation de cette Charmian, comme un être d'éternité, j'aime votre âme. J'aimerais être ruiné par elle, et j'aimerais à être sauvé par vous... »

Vers janvier 1819, deux ans avant sa tragique agonie, Keats rencontra Fanny Brawne, et tomba éperdument amoureux de cette petite fille de dix-huit ans, blonde et rieuse.

Cet amour, qui eut le don de faire passer de l'abstrait dans le concret l'intensité de ses sensations diffuses, baigna le cerveau de Keats d'une joie inusitée, exalta au suprême degré toute sa force créatrice, et, merveilleuse puissance, lui fit trouver ses plus beaux accents.

Il circule, il n'est pas continuellement près de Fanny. Il lui avoue même ingénument la cloison étanche qui sépare son cœur des jeux de son esprit. « J'oublie les plus brillantes réalités pour les mélancoliques fantaisies de mon propre cerveau. »

D'ailleurs, le ton de ses premières lettres à Fanny Brawne, quoique tendre, est volontairement insignifiant.

L'esprit imprégné des douceurs réelles et imaginées de la jeune fille, il écrit la Veille de la Sainte-Agnès. *Toutes les finesses et les subtilités de son admirable phrase mélodieuse se déroulent le long de ce poème médiéval. Le ruissellement des images poétiques fait de cet admirable poème la transposition en poésie d'une des plus précieuses verrières du temps passé, et donne, dès le premier abord, une sensation de chaleur et de rayonnement immatériel.*

Un premier aiguillon de vive douleur physique, correspondant à une douleur morale, lui fait écrire l'hallucinant petit poème : La Belle Dame sans Merci.

Le talent de Keats est tellement atmosphérique qu'il subit l'ordre des saisons.

*Ainsi, en 1819, année plénière de son génie, il écrit au printemps l'*Ode à Psyché : *la beaute du jour et de la terre n'aura jamais mieux été chantée. A travers Burton, poète humouristique du XVIe siècle, Keats avait pris connaissance d'Apulée et du mythe de Psyché.*

*En mai, il compose l'*Ode au Rossignol. *Le chant du divin oiseau n'inspira pas directement ses strophes, mais harmonisa des pensées et des images qui mûrissaient dans son cerveau, et les fit jaillir pendant ce matin de printemps.*

*Il écrit ensuite l'*Ode à la Mélancolie, *et en septembre, l'*Ode à l'Automne, *hymne au repos de l'année qui s'arrête et contemple son œuvre accomplie.*

*Enfin, en janvier 1820, après avoir feuilleté, un soir, avec Haydon et Severn des gravures de Piranesi, il écrit l'*Ode à l'Urne Grecque, *symbole de la résignation à la fois désespérée et indifférente de l'homme devant la fuite rapide de la vie et qui se console en songeant à la durée des créations de sa pensée.*

L'esprit de Keats penchait sur un avenir qui ne pouvait exister, tant il sentait la mort bourdonner en lui. Il ne se rendait pas compte que

son œuvre poétique était accomplie, et qu'il avait écrit les plus beaux vers de la langue anglaise.

A ce moment, en 1820, un mal qui commençait à le miner sourdement et à l'inquiéter éclata, et, un jour, Keats fut pris d'une grande faiblesse. Reconnaissant le sang artériel qui s'échappait de ses poumons malades, il se rendit compte de la gravité de son état.

L'année qui précéda sa mort, il se sentait aussi blasé que s'il avait eu cinquante ans, car, suivant un phénomène classique, les sensations qu'il avait vécues en la société des hommes pendant quelques années, auraient suffi à la vie moyenne des autres individus, ce qui signifie que le sens de la durée est individuel.

Keats ressentait déjà la fatigue du déjà vu, du déjà entendu, du déjà pensé. Les amis, les femmes, le jeu, le théâtre, les conversations, les discussions politiques et littéraires de l'époque, ne pouvaient plus rien lui apporter. Il était comme un papillon qui, en trois jours, a absorbe tout l'éte.

Il n'aimait plus que la solitude où il retrouvait éblouissants, les êtres de son imagination, les ponts étant coupés entre lui et l'humanite.

Ce merveilleux poète ne connut jamais la saveur de la gloire, ni même du succès.

Il écrit alors Lamia, *conte touffu qui est l'écho artistique et abstrait dans lequel il a transposé les émotions de l'amour complexe et contrarié ressenti pour Fanny Brawne.*

Il veut retoucher Hypérion, *mais il le retravaille avec une exaspération maladive qui n'ajoute rien au poème et trouble, au contraire, les beautés premières.*

Ce poème découpe une lézarde à travers laquelle on aperçoit l'âme torturée de Keats.

La déchéance physique commençait à entraîner la déchéance spirituelle, et il sentait diminuer en lui les forces créatrices.

Il voit la vie s'éloigner de lui, comme une terre fleurie qui disparaît aux yeux du voyageur penché à l'avant du navire, l'emportant vers une destinée inconnue : « O gerbes mûres du bonheur, vous tombez sur le chaume, mais jamais on ne peut vous ramener à la grange ».

La terre et ses joies continueront, mais lui, Keats, sent déjà l'arrachement prématuré.

« J'ai aimé en toutes choses le principe de beauté, et si j'avais eu le temps, on se serait sou-

venu de moi... Je n'ai point laissé derrière moi d'œuvre immortelle, rien qui puisse rendre mes amis fiers de ma mémoire...

Ce cri de détresse n'a-t-il pas été poussé par maints jeunes poètes. C'est celui de la Jeune Captive :

Mon beau voyage encor est si loin de sa fin.
Je pars et des ormeaux qui bordent le chemin,
J'ai passé les premiers à peine...

Et au commencement du siècle suivant, Renée Vivien écrivit cette strophe :

Le couchant est semblable à la mort d'un
[poète...
Ah! pesanteur des ans et des songes vécus!
Ici, je goûte en paix l'heure de la défaite,
Car le soir pitoyable est l'ami des vaincus
Mes vers n'ont pas atteint à la calme excellence,
Je l'ai compris, et nul ne les lira jamais...

Pendant sa maladie, Keats restait enferme pendant des heures avec la pensée ravagée par son fatal amour.

Tout l'instinct de Fanny Brawne cherchait inconsciemment à repousser loin d'elle le poète

mourant qui faisait peser sur ses frêles épaules son amour lourd comme un joyau dont elle ignorait la valeur et la beauté, et dont elle ne pouvait se parer.

Que pouvait comprendre une petite fille de Hampstead à la grande âme du poète?

Comme ces projections lumineuses qui balaient l'horizon et lancent soudain leur feu sur un objet médiocre qu'elles font étinceler, ainsi les rayonnements amoureux de Keats voulant s'éployer avant de mourir tombèrent sur l'innocente Fanny Brawne.

Sa fraiche jeunesse contient pour lui tout le mystère de la beauté. Elle donne ce qu'elle peut : sa confiance, sa camaraderie, ses jolis sourires. Elle envoie même à Keats pendant sa maladie quelques pots de confiture. Mais est-il rien de plus tragique que cet acharnement du malade à vouloir à tout prix faire partager à cette enfant la passion qui le consume, passion d'autant plus violente qu'il restait concentré en lui-même sans consolation et sans répit, sa sante le condamnant à de longues heures de réclusion où, hors Fanny, rien ne pouvait le distraire, puisqu'il ne pouvait même écrire. « J'aurai

l'obstination du rouge-gorge et ne chanterai pas tant que je serai en cage. »

Il savait que son amour ne pouvait être partagé par Fanny, mais pour elle il s'abaissait à l'idée du mariage : « Dieu nous préserve de ce que les gens appellent « s'établir », et de n'être plus qu'une eau dormante, un Léthé stagnant, une façade bourgeoise rangée à l'alignement!... »

« Vous m'absorbez en dépit de moi-même, vous seule. Car j'envisage sans aucun plaisir la perspective d'être ce qu'on appelle « établi » dans la vie; les soucis domestiques me font trembler et pourtant je m'y adonnerais pour vous s'il le fallait : de même que je mourrais plutôt que de m'en occuper si je pensais qu'ainsi vous dussiez être plus heureuse. »

Couché sur son sofa, Keats regardait par la fenêtre, pour se distraire, le petit va-et-vient de la taverne voisine, les passants : il décrit l'image, qui doit être exacte, du vieil émigré français s'avançant les mains derrière le dos, « le visage plein de projets politiques ».

Parfois, il apercevait la silhouette de Fanny allant et venant, et lui, le malade, le con-

damné, était jaloux de voir cette santé et cette jeune existence, qu'il voulait être seul à posséder, aller du côté de la vie, alors que lui se sentait aller du côté de la mort.

« Quelle horreur que la perspective possible de glisser en terre au lieu de glisser dans vos bras. »

. S'il revoyait Fanny un peu pâlie par une de ces soirées de danse qu'elle aimait, il lui disait : « Je ne saurais souffrir de voir ma petite fille chérie ternie comme une glace qu'un souffle a effleurée... » « Je suis excédé de ce monde auquel vous souriez... »

Quel est celui qui avec des regards avides
s'asseoit devant mon festin?
Qui contemple de face ma lune d'argent!
Ah! empêche pour le moins ta main de m'être
ravie!...
... Bien que la musique envoie
Des visions voluptueuses dans l'air échauffé
Bien que te mouvant à travers les dangereuses
guirlandes de la danse,
Sois comme un jour d'avril,
Souriante, froide et gaie,
Une blanche fleur calme, aussi calme que belle.

e.

Alors, grands dieux, il y aura
Un juin brûlant pour moi.

Il était jaloux des moindres mots aimables qu'on adressait à Fanny en sa présence. Son ami Brown, dénué de tact, batifola un peu avec la jolie jeune fille sous les yeux de Keats, qui ne peut s'empêcher de dire plus tard avec dépit : « Brown sera auprès de vous avec ses inconvenances. »

Son amour était enfoui dans son cœur comme un grand secret douloureux.

Il connaît le vide de la petite tête qu'il aime.

Il lui parle cependant des nobles plaisirs auxquels il saura l'initier. Mais il est fort douteux qu'il croie à cette réalisation.

Plus tard, quand il sent les griffes de la mort s'approcher, il laisse impétueusement sa plume exprimer les souffrances de son cœur :

« Les expériences passées, jointes a notre longue séparation, me font souffrir des agonies que rien ne peut exprimer... J'aurai toujours ce ressentiment qu'on a joué avec mon cœur comme avec une balle. Vous direz que c'est de la folie?... Je vous ai entendue dire qu'il n'était pas désa-

gréable d'attendre quelques années. Vous avez des plaisirs. Votre esprit est distrait, vous n'avez pas, comme moi, vecu d'une seule et unique pensée... et comment l'auriez-vous fait?... Vous êtes l'objet de mon désir le plus intense: l'air que je respire dans une pièce où vous n'êtes pas est malsain. Je ne suis pas tout cela pour vous: non, vous pouvez attendre: vous avez cent motifs d'activité; vous pouvez être heureuse sans moi; une partie quelconque, la moindre chose qui occupe la journée vous suffit. A quoi avez-vous passé tout ce mois?... A qui avez-vous souri?... Tout ceci peut sembler sauvage de ma part! Vous ne sentez pas comme moi; vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer: peut-être le saurez-vous un jour; votre heure n'est pas venue. Demandez-vous combien d'heures douloureuses vous avez vécues dans la solitude dont Keats fut la cause? Pour moi, je n'ai cessé d'être un martyr; c'est la raison pour laquelle je parle: c'est la torture qui m'arrache l'aveu. J'en appelle à vous par le sang du Christ auquel vous croyez: ne m'écrivez pas si vous avez durant ce mois fait la moindre chose qu'il m'eût été pénible de voir. Vous pouvez avoir changé; sinon, si vous

continuez de passer votre temps dans des salles de danse et autres sociétés comme je vous l'ai vu faire, je ne tiens plus à vivre. Si vous avez fait cela, je souhaite que la nuit qui vient soit pour moi la dernière. Je ne peux pas vivre sans vous... non seulement vous, mais vous chaste, vous vertueuse. Le soleil se lève et se couche, le jour passe, et vous suivez plus ou moins la pente où votre instinct vous entraine... Vous ne pouvez concevoir la quantité de sentiments misérables qui vont et viennent en moi en un jour! — Soyez sérieuse! — L'amour n'est pas un jeu. Et encore une fois, n'écrivez pas si vous ne pouvez le faire avec une conscience de cristal.. Je mourrais plutôt que d'être privé de vous... A jamais vôtre (1).

Et quand sur l'ordre du médecin, il part désolé pour l'Italie, son dernier souffle poétique est pour Fanny Brawne.

En somme, Keats malgré lui, s'était immole au culte passionné et suprême de la Beauté, puisque pour elle, il avait sacrifié une carrière qui aurait été suffisamment lucrative pour lui permettre de vivre dans le confort et le repos.

(1) Traduction M. L. des Garets (Lettres de Keats à Fanny Brawne).

et où il n'aurait pas connu les angoisses du doute et la combustion poétique. Et peut-être la jeune Fanny se serait-elle éprise d'un jeune chirurgien aux gains assurés plus que d'un jeune poète pauvre, inconnu et génial. — Ce qui est le plus affreux, c'est que la pauvre petite aurait eu raison.

On voit Keats et Severn à bord de cette goélette romantique, en compagnie d'une jeune passagère consomptive dont on imagine les voiles verts flottant au vent. Le navire quitte la Tamise à destination de Naples et traina dix jours dans la Manche.

Keats profite d'une escale en face du comte de Dorset pour descendre à terre; il regarde encore une fois sa bien-aimée campagne anglaise et l'associant à son grand amour pour Fanny, il écrit son sublime sonnet, le dernier de son œuvre :

Brillante étoile, que n'ai-je ta constance?...

Nos voyageurs n'échappèrent pas aux humeurs terribles du golfe de Biscaye, et leur bateau y fut ballotté pendant trente heures. Keats supporta cette tempête avec plus d'indifférence que Severn.

En vue des côtes du Portugal, on tira deux fois sur leur navire, parce qu'on crut qu'il portait des partisans de Don Carlos.

Pendant la traversée, les deux compagnons lurent Don Juan *de Byron, mais ce poème sarcastique et terrestre irrita l'archange Keats, qui savait qu'il n'était déjà plus « un citoyen de ce monde ».*

Ils ont beau arriver à Naples le 21 octobre, Keats ne quitte jamais Hampstead, où demeure Fanny Brawne.

Il commence alors ce qu'il appelle sa « vie posthume ».

Les souffrances physiques et morales sont elles qu'il aspire à la mort comme le voyageur fatigué pense au repos.

L'agonie chrétienne, traversée d'espérances et d'angoisses, est épargnée à cet esprit païen.

Il envoie son ami Severn regarder l'endroit où il sera enterré, car il « sent déjà les pâquerettes pousser sur sa tombe ». C'est dans le coin du cimetière du Monte Testaccio réservé aux protestants.

C'est là qu'en effet il repose, dans l'angle ombreux projeté par la pyramide de Caius Ces-

tius, dans une terre tiède et douce où croissent l'herbe et les violettes.

John Keats est mort le 23 février 1821, tenant dans sa main un petit bijou en cornaline blanche, don de Fanny Brawne, et les derniers billets de celle-ci, qu'il n'avait pas voulu ouvrir pour éviter leur insignifiance, posés sur son cœur.

Il exigea que sur sa tombe fût gravée cette phrase d'un mourant :

« Ci-gît un homme dont le nom fut gravé sur l'onde... »,

contredite heureusement par celle qu'il avait écrite dans la pleine floraison de son être :

« Je crois que je serai parmi les poètes anglais après ma mort ».

E. DE CLERMONT-TONNERRE.

Endymion Book 1st

A thing of beauty is a joy for ever:
Its loveliness increases; it will never
Pass into nothingness; but still will keep
A bower quiet for us, and a sleep
Full of sweet dreams, and health, and quiet breathing.
Therefore, on every morrow, are we wreathing
A flowery band to bind us to the earth,
Spite of despondence, of the inhuman dearth
Of noble natures, of the gloomy days,
Of all the unhealthy and o'erdarkened ways
Made for our searching: yes, in spite of all
Some shape of beauty moves away the pall
From our dark spirits. ~~and leave us dazzled~~
~~Like gazers on the sun, till the sight grows dim,~~
~~Of these bright powers we~~ Such the sun, ~~and~~ the Moon
Trees old, and young, sprouting a shady boon
For simple sheep; ~~these~~ and such are daffodils
~~And~~ With the green world they live in; and clear rills
That for themselves a cooler covert make
'Gainst the hot season; the mid forest brake
Rich with a sprinkling of fair musk-rose blooms:
~~Rose~~ and such too ~~are~~ is the grandeur of the dooms
We have imagined for the mighty dead;

PREMIÈRE PAGE DU MANUSCRIT D'ENDYMION

Document obligeamment prêté par *the Pierpont Morgan library* New-York).

I

ODES

LA BELLE DAME SANS MERCI

Ode to a Nightingale

1

My heart aches, and a drowsy numbness pains,
My sense, as though of hemlock I had drunk,
Or emptied some dull opiate to the drains
One minute past, and Lethe-wards had sunk :
'T is not through envy of thy happy lot,
But being too happy in thine happiness. —
That thou, light-winged Dryad of the trees
In some melodious plot
Of beechen green, and shadows numberless,
Singest of summer in full-throated ease.

2

O, for a draught of vintage! that hath
been

Ode au Rossignol

I

Mon cœur est lourd et une torpeur engourdit
de souffrance tous mes sens, comme si j'avais
bu de la ciguë
ou à l'instant vidé jusqu'à la lie une coupe
opiacée,
et sombré vers les profondeurs du Léthé.
Ce n'est pas par envie de ton heureux sort
mais d'être trop heureux de ton bonheur, —
que, Dryade des forêts aux ailes légères,
dans quelque mélodieux abri
de la hêtraie verte aux ombrages infinis,
tu chantes l'été de toute la joie de ta gorge
palpitante.

2

Oh! qui me donnera une gorgée d'un vin
qui se serait

Cool'd a long age in the deep-delved earth,
Tasting of Flora and the country green,
Dance, and Provençal song, and sunburnt mirth!
O for a beaker full of the warm South,
Full of the true, the blushful Hippocrene,
With beaded bubbles winking at the brim,
And purple-stained mouth;
That I might drink, and leave the world unseen,
And with thee fade away into the forest dim:

3

Fade far away, dissolve and quite forget
Wath thou among the leaves hast never known,
The weariness, the fever, and the fret
Here, where men sit and hear each other groan;
Where palsy shakes a few, sad, last gray hairs,
Where youth grows pale, and spectre-thin, and dies;
Where but to think is to be full of sorrow

lentement glacé dans la terre profonde,
d'un vin qui sente Flora, et la verdure,
la danse, et les chansons provençales, et l'allégresse brûlée du soleil,
Oh! qui me donnera une coupe du midi brûlant,
pleine de la véritable Hippocrène toute rougissante,
dont le bouillonnement frangerait ses bords de perles d'écume,
et laisserait les lèvres empourprées;
que je puisse boire et disparaître de la vie
et avec toi m'évanouir dans la forêt obscure :

3

M'évanouir tout à fait — me dissoudre et oublier à jamais
tout ce que tu ignores parmi tes feuillées,
l'abattement, les fièvres, l'inquiétude
de la terre où l'homme n'entend que le gémissement des hommes;
où la paralysie fait trembler les mélancoliques derniers cheveux blancs;
où la jeunesse devient pâle, spectrale, et meurt;
où penser, c'est connaître le désespoir

And leaden-ey'd despairs,
Where Beauty cannot keep her lustrous eyes,
Or new Love pine at them beyond
to-morrow.

4

Away! away! for I will fly to thee,
Not charioted by Bacchus and his pards,
But on the viewless wings of Poesy,
Though the dull brain perplexes and
retards :
Already with thee! tender is the night,
And haply the Queen-Moon is on her
throne,
Cluster'd around by all her starry Fays;
But here there is no light,
Save what from heaven is with the breezes
blown
Through verdurous glooms and winding
mossy ways.

5

I cannot see what flowers are at my feet,

et la douleur aux yeux caves;
où la beauté ne peut garder plus d'un jour
son regard étincelant;
où l'amour qu'elle a fait naître n'existe plus
demain.

4

Loin, loin d'ici! car je vole vers toi,
non pas enlevé par Bacchus et ses léopards,
mais par les ailes invisibles de la poésie,
malgré l'obstacle de la pensée trop lente et
engourdie :
Déjà je suis avec toi! Tendre est la nuit,
et sans doute la Reine Lune est déjà sur
son trône,
enserrée par l'essaim de ses fées couronnées
d'étoiles;
Mais ici la lumière cesse,
si ce n'est la lueur que la brise apporte des
cieux
à travers les incertaines ombres vertes et les
méandres moussus.

5

Je ne puis voir quelles fleurs sont à mes pieds,

Nor what soft incense hangs upon the boughs,
But, in embalmed darkness, guess each sweet
Wherewith the seasonable month endows
The grass, the thicket, and the fruit-tree wild;
White hawthorn, and the pastoral eglantine;
Fast fading violets cover'd up in leaves;
And mid-May's eldest child,
The coming musk-rose, full of dewy wine,
The murmurous haunt of flies on
summer eves.

6

Darkling I listen; and, for many a time
I have been half in love with easeful Death,
Call'd him soft names in many a mused
rhyme,
To take into the air my quiet breath;
Now more than ever seems it rich to die,
To cease upon the midnight with no pain,

ni quel suave encens flotte autour des
branches;
mais, dans l'obscurité embaumée, je devine
chaque délice
dont ce mois de la saison heureuse enrichit
l'herbe, les halliers et les sauvageons;
l'aubépine blanche et la pastorale églantine,
la violette éphémère enfouie sous les feuilles;
et cette première née du cœur de Mai,
la rose-moussue, débordante de rosée enivrante,
asile des abeilles bourdonnantes dans les
soirs d'été.

6

J'écoute dans la nuit; et maintes fois
j'ai été presque amoureux de la Mort
pacifiante,
et lui ai donné de doux noms en maints vers
pensifs,
et la priais de prendre mon souffle suprême
dans l'air paisible.
Maintenant plus que jamais il me semble
délicieux de mourir,
de m'éteindre insensiblement à minuit, sans
souffrance,

While thou art pouring forth thy soul abroad
In such an ecstasy!
Still wouldst thou sing, and I have ears in vain —
To thy high requiem become a sod.

7

Thou wast not born for death, immortal Bird!
No hungry generations tread thee down;
The voice I hear this passing night was heard
In ancient days by emperor and clown:
Perhaps the self-same song that found a path
Through the sad heart of Ruth, when, sick for home,
She stood in tears amid the alien corn;
The same that oft-times hath
Charm'd magic casements, opening on the foam
Of perilous seas, in faery lands forlorn.

pendant que tu répands ton âme par tout
l'espace
dans une telle extase!
Tu continuerais à chanter, et vainement pour
mes oreilles,
retentirait ton noble requiem : je ne serais
plus qu'un peu de terre.

7

Tu n'es pas né pour la mort, immortel oiseau!
les générations affamées ne peuvent te fouler
aux pieds;
la voix que j'entends dans cette nuit
éphémère
fut entendue dans les jours antiques par
l'empereur et le manant :
Peut-être est-ce là le chant qui descendit
jusqu'au triste cœur
de Ruth regrettant sa patrie,
quand elle se tenait en larmes parmi les
gerbes étrangères;
Celui-là même qui souvent enchanta
des fenêtres magiques s'ouvrant sur l'écume
de mers périlleuses, dans de féériques terres
délaissées.

8

Forlon! the very word is like a bell
 To toll me back from thee to my sole self!
Adieu! the fancy cannot cheat so well
 As she is fam'd to do, deceiving elf.
Adieu! adieu! thy plaintive anthem fades
 Past the near meadows, over the still stream,
  Up the hill-side; and now 'tis buried deep
        In the next valley-glades :
 Was it a vision, or a waking dream?
  Fled is that music :—Do I wake or sleep?

8

Délaissées! ce mot sonne comme un glas
qui tinte pour me rappeler de toi à
moi-même.
Adieu! l'imagination est moins puissante
pour nous leurrer
qu'on ne le dit, fée trompeuse!
Adieu! adieu! ton antienne plaintive va
s'évanouissant,
traverse les prairies, le ruisseau silencieux,
remonte la colline, s'enfonce dans les
profondeurs
des clairières de la vallée voisine :
Était-ce une vision ou un songe de mes
yeux ouverts?
Cette musique est envolée : — Je viens
de m'éveiller? ou de m'endormir?

Ode on a Grecian Urn

I

Thou still unravish'd bride of quietness,
  Thou foster-child of silence and slow time,
Sylvan historian, who canst thus express
  A flowery tale more sweetly than our
    rhyme :
What leaf-fring'd legend haunts about thy
    shape,
  Of deities or mortals, or of both,
    In Tempe or the dales of Arcady?
  What men or gods are these? What
    maidens loth?
What mad pursuit? What struggle to escape?
    What pipes and timbrels? What wild
    ecstasy?

Ode à l'Urne Grecque

I

O ! fiancée encore inviolée du repos,
O ! enfant chérie du silence et des lentes années,
Sylvestre conteuse qui sais ainsi dérouler
un récit paré de fleurs plus suavement
que nos poèmes :
Quelle légende frangée de feuilles de divinités
ou de mortels, peut-être des deux,
mystérieusement s'évoque sur tes flancs,
dans les vallées de Tempé ou de l'Arcadie?
Quels sont ces dieux ou ces hommes? Ces
vierges farouches?
Ces folles poursuites? Ces luttes pour
s'échapper?
Quels sont ces pipeaux? ces cymbales? ces
extases éperdues?

2

Heard melodies are sweet, but those unheard
Are sweeter; therefore, ye soft pipes,
play on;
Not to the sensual ear, but, more endear'd,
Pipe to the spirit ditties of no tone :
Fair youth, beneath the trees, thou canst not
leave
Thy song, nor ever can those trees be bare;
Bold Lover, never, never canst thou kiss,
Though winning near the goal — yet, do not
grieve;
She cannot fade, though thou hast not thy
bliss,
For ever wilt thou love, and she be fair!

3

Ah, happy, happy boughs! that cannot shed
Your leaves, nor ever bid the Spring adieu;

2

Les mélodies que l'on entend sont douces,
mais celles que l'on n'entend pas
sont plus douces encore : aussi, tendres
pipeaux, jouez toujours,
non pas à l'oreille sensuelle, mais plus
séduisants encore,
modulez pour l'esprit des chants silencieux :
bel adolescent, à l'ombre de ces arbres, tu ne
pourras cesser ta chanson,
et ces arbres jamais ne seront dépouillés de
leurs feuilles :
amant hardi, jamais, jamais tu ne donneras
ce baiser
quoique si près de triompher; mais, ne
t'afflige pas;
elle ne saurait se flétrir, bien que tu ne
goûtes pas toute ta joie;
tu aimeras à jamais, et à jamais elle sera belle!

3

Heureux, heureux ombrages, qui ne pourrez
jamais perdre vos feuilles,
et ne direz jamais au Printemps adieu!

And, happy melodist, unwearied,
For ever piping songs for ever new;
More happy love! more happy, happy love!
For ever warm and still to be enjoy'd,
For ever panting, and for ever young:
All breathing human passion far above,
That leaves a hear high-sorrowful and cloy'd,
A burning forehead, and a parching tongue.

4

Who are these coming to the sacrifice?
To what green altar, O mysterious priest.
Lead'st thou that heifer lowing at the skies,
And all her silken flanks with garlands drest?
What little town by river or sea shore,
Or mountain-built with peaceful citadel,
Is emptied of this folk, this pious morn?
And, little town, thy streets for evermore

Et, heureux musicien qui, sans lassitude
modules à jamais des chants toujours
nouveaux!
Et amour plus heureux encore, mille fois,
mille fois plus heureux amour!
toujours brûlant de désir et à jamais inassouvi,
toujours palpitant et toujours jeune,
bien au-dessus de toute vivante passion
humaine,
qui nous laisse le cœur meurtri et plein
de satiété,
le front brûlé de fièvre et les lèvres
desséchées.

4

Quels sont ceux-ci qui viennent au sacrifice?
A quel autel verdoyant, ô prêtre mystérieux,
mènes-tu cette génisse qui mugit aux cieux
et ses flancs soyeux tout parés de guirlandes!
Quelle petite cité près d'une rivière ou de
la mer,
ou bâtie sur la montagne, autour de son
acropole paisible,
s'est vidée de ce peuple, par cette sainte
matinée?
Et petite cité, tes rues pour toujours

Will silent be; and not a soul to tell
Why thou art desolate, can e'er return.

5

O Attic shape! Fair attitude! with brede
Of marble men and maidens overwrought,
With forest branches and the trodden weed;
Thou, silent form, dost tease us out of thought
As doth eternity: Cold Pastoral!
When old age shall this generation waste,
Thou shalt remain, in midst of other woe
Than ours, a friend to man, to whom thou say'st,
"Beauty is truth, truth beauty," — that is all
Ye know on earth, and all ye need to know.

resteront silencieuses, et pas une âme,
pour dire pourquoi tu es déserte, ne
reviendra jamais.

5

O forme attique! Contours charmants! où
s'enroulent
des formes d'hommes et de vierges de
marbre
mêlées aux ramures de la forêt, et aux
herbes foulées!
ô forme silencieuse! toi dont l'énigme
lasse la pensée
comme fait l'Éternité; Froide Pastorale!
quand la vieillesse consumera cette
génération,
tu seras là, parmi d'autres douleurs que
les nôtres,
une amie pour l'homme, à qui tu dis :
« La Beauté est Vérité, la Vérité Beauté » —
c'est tout
ce que vous savez sur terre — et c'est
tout ce qu'il faut savoir!

Ode to Psyche

O Goddess! hear these tuneless numbers, wrung
By sweet enforcement and remembrance dear,
And pardon that thy secrets should be sung
Even into thine own soft-conched ear :
Surely I dreamt to-day, or did I see
The winged Psyche with awaken'd eyes?
I wander'd in a forest thoughtlessly,
And, on the sudden, fainting with surprise,
Saw two fair creatures, couched side by side
In deepest grass, beneath the whisp'ring roof
Of leaves and trembled blossoms, where there ran
A brooklet, scarce espy'd :

Ode à Psyché

O déesse, daigne écouter ces chants sans beauté
qu'une douce contrainte et un souvenir ému m'ont arrachés,
et pardonne que ton secret soit murmuré,
même à la tendre coquille de ton oreille.
N'aurais-je pas rêvé aujourd'hui, ou ai-je bien vu,
de mes yeux ouverts, la Psyché ailée ?
J'errais distraitement à travers la forêt,
et soudain, défaillant de surprise,
je vis deux êtres radieux, allongés côte à côte
dans l'herbe profonde, sous la voûte chuchotante
des feuilles et des floraisons tremblantes,
près d'un ruisseau visible à peine :

'Mid hush'd, cool-rooted flowers, fragrant-ey'd,
  Blue, silver-white, and budded Tyrian,
They lay calm-breathing, on the bedded grass;
  Their arms embraced, and their pinions too;
  Their lips touch'd not, but had not bade adieu,
As if disjoined by soft-handed slumber,
And ready still past kisses to outnumber
  At tender eye-dawn of aurorean love :
        The winged boy I knew;
  But who wast thou, O happy, happy dove?
        His Psyche true!

O latest born and loveliest vision far
  Of all Olympus' faded hierarchy!

parmi le silence des fleurs aux racines fraîches, sous le regard des corolles embaumées
des fleurs d'azur, d'argent, de pourpre tyrienne épanouie,
la respiration égale, ils reposaient sur la couche de gazon foulé,
les bras enlacés et les ailes confondues;
leurs lèvres ne se touchaient pas, mais ne s'étaient pas dit adieu,
disjointes seulement par la main légère du sommeil,
et prêtes encore à surpasser le nombre des baisers échangés
dès le premier et tendre clignement d'œil de l'aube amoureuse :
l'adolescent ailé m'était connu ;
mais toi, qui étais-tu, heureuse, heureuse colombe ?
Sa fidèle Psyché!

O dernière née, et cependant vision la plus radieuse
de toutes les hiérarchies disparues de l'Olympe!

Fairer than Phœbe's sapphire-region'd star,
Or Vesper, amorous glow-worm of the sky;
Fairer than these, though temple thou hast none,
Nor altar heap'd with flowers;
Nor virgin-choir to make delicious moan
Upon the midnight hours;
No voice, no lute, nes pipe, no incense sweet
From chain-swung censer teeming;
No shrine, no grove, no oracle, no heat
Of pale-mouth'd prophet dreaming.

O brightest! though too late for antique vows,
Too, too late for the fond believing lyre,
When holy were the haunted forest boughs,
Holy the air, the water, and the fire;
Yet even in these days so far retir'd

Plus belle que l'astre de Phœbé entouré de
ses saphirs,
que l'amoureuse lueur phosphorescente de
Vesper dans les cieux,
plus belle que tous, quoique tu n'aies point
de temple,
ni d'autel chargé de fleurs,
ni de chœur de vierges qui répande ses
plaintes délicieuses
pendant les heures nocturnes,
ni voix, ni luth, ni flûte, ni suave encens,
montant en tourbillon des encensoirs
balancés;
ni châsse, ni bosquet sacré, ni oracle, ni la
ferveur
d'un prophète aux lèvres pâles d'extase.

O resplendissante! née trop tard pour
connaître un culte antique,
trop tard pour les chants de la tendre lyre
crédule,
des jours où les branches des forêts hantées
de présences divines étaient sacrées,
sacrés aussi l'air, l'eau et le feu;
cependant, même dans nos jours si éloignés

From happy pieties, thy lucent fans,
Fluttering among the faint Olympians,
I see, and sing, by my own eyes inspir'd.
So let me be thy choir, and make a moan
Upon the midnight hours;
Thy voice, thy lute, thy pipe, thy incense sweet
From swinged censer teeming;
Thy shrine, thy grove, thy oracle, thy heat
Of pale-mouth'd prophet dreaming.

Yes, I will be thy priest, and build a fane
In some untrodden region of my mind,
Where branched thoughts, new grown with pleasant pain,
Instead of pines shall murmur in the wind:
Far, far around shall those dark-cluster'd trees

de ces piétés heureuses, je vois palpiter tes ailes de lumière,
parmi les pâles ombres olympiennes;
je vois et je chante, inspiré par la vision de mes yeux.
Et c'est pourquoi je veux être pour toi le chœur
qui gémit pendant les heures nocturnes,
la voix, le luth, la flûte, le tourbillon des encens suaves
balancés par la chaîne des encensoirs;
la châsse, le bosquet sacré, l'oracle, la ferveur
d'un prophète aux lèvres pâles d'extase.

Oui, je veux desservir tes autels, et je t'élèverai un temple
dans un domaine inviolé de mon esprit,
où des pensées inconnues grandiront, jaillies d'une douleur délicieuse,
et leurs ramures remplaceront le murmure des pins dans le vent;
les sombres masses serrées de ces futaies
revêtiront jusqu'à l'horizon de leurs toisons profondes

Fledge the wild-ridged mountains steep
by steep;
And there by zephyrs, streams, and birds,
and bees,
The moss-lain Dryads shall be lull'd to
sleep;
And in the midst of this wide quietness
A rosy sanctuary will I dress
With the wreath'd trellis of a working brain,
With buds, and bells, and stars without
a name,
With all the gardener Fancy e'er could feign,
Who breeding flowers, will never breed
the same:
And there shall be for thee all soft delight
That shadowy thought can win,
A bright torch, and a casement ope at
night,
To let the warm Love in!

les arêtes sauvages et graviront les pentes étagées de ces monts;
et c'est là que les zéphirs, les ondes, les oiseaux et les abeilles
berceront dans les mousses le sommeil des Dryades.
Et au centre de ce vaste silence
je t'élèverai un sanctuaire paré de roses,
fait du treillis entrelacé de mes pensées incessantes,
de bourgeons, de cloches et d'étoiles inconnues,
et de tout ce que la Fantaisie put jamais trouver,
jardinier qui fait naître d'innombrables fleurs toujours nouvelles!
Et là t'attendront les plus suaves délices
que la pensée féconde en rêves puisse réunir,
une torche étincelante, une fenêtre ouverte sur la nuit
pour te laisser entrer, ô brûlant amour!

To Autumn

I

Season of mists and mellow fruitfulness,
  Close bosom-friend of the maturing sun;
Conspiring with him how to load and bless
  With fruit the vines that round the
    thatch-eves run;
To bend with apples the moss'd cottage-
    trees,
And fill all fruit with ripeness to the core;
    To swell the gourd, and plump the hazel
      shells
  With a sweet kernel; to set budding more,
And still more, later flowers for the bees,
Until they think warm days will never
    cease,

A l'Automne

I

Saison des brumes et de la fécondité dorée,
inséparable compagne du soleil qui fait mûrir,
qui complotes avec lui, comment bénir, en les chargeant
de fruits, les treilles qui s'enroulent autour des toits de chaume;
comment faire ployer sous les pommes les arbres moussus des fermes
et faire pénétrer la maturité jusqu'au cœur des fruits;
comment gonfler les courges et arrondir
d'une amande savoureuse la coque des noisettes; comment faire éclore
encore et toujours de tardives fleurs pour les abeilles,
si bien qu'elles croient éternelles les chaudes journées,

For Summer has o'er-brimm'd their
clammy cells.

2

Who hath not seen thee oft amid thy store?
Sometimes whoever seeks abroad may find
Thee sitting careless on a granary floor,
Thy hair soft-lifted by the winnowing
wind;
Or on a half-reap'd furrow sound asleep,
Drows'd with the fume of poppies, while
thy hook
Spares the next swath and all its
twined flowers :
And sometimes like a gleaner thou dost keep
Steady thy laden head across a brook;
Or by a cyder-press, with patient look,
Thou watchest the last oozings hours
by hours.

car l'Été a déjà fait déborder leurs alvéoles
sirupeuses?

2

Qui ne t'a rencontrée maintes fois, parmi tes
richesses?
Parfois celui qui va te cherchant te trouvera
nonchalamment assise sur l'aire d'un grenier;
la chevelure doucement soulevée par le
souffle du vannage,
ou profondément endormie sur le sillon à
demi moissonné,
assoupie par les fumées des pavots, tandis
que ta faucille
épargne l'andain le plus proche, et toutes ses
fleurs enlacées :
et quelquefois, telle une glaneuse
portant droite la tête chargée de gerbes, tu
franchis un ruisseau;
ou, près d'un pressoir à cidre, tes yeux
patients
regardent suinter les dernières gouttes,
pendant des heures.

3

Where are the songs of Spring? Ay, where
  are they?
  Think not of them, thou hast thy music
  too, —
While barred clouds bloom the soft-dying
    day,
  And touch the stubble-plains with rosy
    hue;
Then in a wailful choir the small gnats mourn
  Among the river sallows, borne aloft
    Or sinking as thelight wind lives or dies;
And full-grown lambs loud bleat from hilly
    bourn;
  Hedge-crickets sing; and now with treble
    soft
The red-breast whistles from a garden-croft;
    And gathering swallows twitter in the
    skies.

3

Où sont les chants du Printemps? Oui, où sont-ils?
N'y songe point, tu as aussi tes harmonies, —
pendant que les nuages rayés fleurissent de rose le jour qui mollement s'éteint,
et teintent de vermeil les plaines de chaume,
alors, le cœur plaintif des éphémères se lamente,
parmi les saules de la rivière, s'élevant,
ou retombant, suivant que le vent léger vit ou meurt :
et du ruisseau de la colline viennent les bêlements sonores des agneaux déjà grands :
le grillon des haies chante; et voici qu'en trilles mélodieux
le rouge-gorge siffle d'un enclos,
et des bandes d'hirondelles s'appellent dans les cieux.

Ode on Melancholy

I

No, no, go not to Lethe, neither twist
 Wolf's-bane, tight-rooted, for its poisonous
  wine;
Nor suffer thy pale forehead to be kiss'd
 By nightshade, ruby grape of Proserpine;
Make not your rosary of yew-berries,
  Nor let the beetle, nor the death-moth be
   Your mournful Psyche, nor the downy
    owl
A partner in your sorrow's mysteries;
 For shade to shade will come too drowsily.
  And drown the wakeful anguish of the soul,

Ode à la Mélancolie

I

Non, non, ne goûte pas au Léthé, et ne presse pas
le vin vénéneux des racines serrées de l'aconit;
ne souffre pas que la belladone baise ton front pâle
de ses grappes rutilantes chères à Proserpine;
ne fais pas ton rosaire des baies de l'if,
et ne laisse pas le scarabée ni le sombre papillon de nuit
devenir pour toi ta triste Psyché, ni le hibou dans ses plumes moelleuses
partager avec toi les mystères de ta douleur,
car l'ombre sur l'ombre est trop assoupissante,
et noiera dans ton âme l'angoisse qui veille.

2

But when the melancholy fit shall fall
  Sudden from heaven like a weeping cloud,
That fosters the droop-headed flowers all,
  And hides the green hill in an April
  shroud;
Then glut thy sorrow on a morning rose,
  Or on the rainbow of the salt sand-wave,
    Or on the wealth of globed peonies;
Or if thy mistress some rich anger shows,
  Emprison her soft hand, and let her rave,
  And feed deep, deep upon her erless peyes.

2

Mais quand l'accès de ta mélancolie tombera
sur toi
brusquement, comme du ciel les pleurs d'un
nuage,
qui tendrement relèvent la tête penchée des
fleurs,
et voilent la colline verte sous un linceul
d'Avril;
alors, assouvis ta douleur de la beauté
d'une rose matinale,
du miroitement de la vague sur la grève,
de la splendeur des pivoines rayonnantes.
Ou, si ta maîtresse montre quelque
délicieuse colère,
emprisonne sa main, et laisse-la
délirer
et repais-toi, repais-toi de ses yeux
incomparables.

3

She dwells with Beauty — Beauty that must
  die;
  And Joy, whose hand is ever at his lips
Bidding adieu; and aching Pleasure nigh,
  Turning to poison while the bee-mouth
    sips:
Ay, in the very temple of Delight
  Veil'd Melancholy has her sovran shrine.
    Though seen of none save him whose
    strenuous tongue
  Can burst Joy's grape against his palate
    fine;
His soul shall taste the sadness of her might,
  And be among her cloudy trophies hung.

3

La mélancolie est la compagne de la Beauté!
de la Beauté qui doit mourir;
et de la Joie, dont la main est toujours à
ses lèvres,
prête à nous jeter le baiser d'adieu; et du
Plaisir si près de la douleur
qui change en poison le miel que cueille
la bouche avide.
Oui, dans le temple même du Bonheur,
la Mélancolie voilée a son autel souverain
invisible à tous, sauf à celui dont l'étreinte
ardente
a desséché la grappe de la joie;
son âme savourera la tristesse de sa
puissance
et sera suspendue parmi ses trophées
nuageux.

Ode to Maia

Mother of Hermes! and still youthful Maia!
May I sing to thee
As thou wast hymned on the shores of
Baiæ?
Or may I woo thee
In earlier Sicilian? or thy smiles
Seek as they once were sought, in Grecian
isles,
By bards who died content on pleasant
sward,
Leaving great verse unto a little clan?
O, give me their old vigour, and the span
Of heaven and few ears,
Rounded by thee, my song should die away
Content as theirs,
Rich in the simple worship of a day.

Ode à Maia

Mère d'Hermès! et cependant si jeune Maia!
Me permettras-tu de t'adresser des chants
pareils aux hymnes que tu entendais à Baies?
ou te courtiserai-je
dans tes antiques accents siciliens? ou
rechercherai-je tes sourires,
comme ils furent recherchés, dans les îles de
la Grèce,
par les bardes, qui moururent heureux, sur
l'herbe bonne
laissant des poèmes puissants à quelque
faible tribu?
O donne-moi leur ancienne vigueur,
le libre ciel ouvert, et quelques oreilles pour
m'entendre,
inspirés par toi mes chants mourront comme
les leurs,
comblés d'avoir mérité la naïve adoration
d'un seul jour.

La Belle Dame sans Merci

1

Ah, what can ail thee, wretched wight,
  Alone and palely loitering;
The sedge is wither'd from the lake,
  And no birds sing.

2

Ah, what can ail thee, wretched wight,
  So haggard and so woe-begone?
The squirrel's granary is full,
  And the harvest's done.

3

I see a lily on thy brow,
  With anguish moist and fever dew;
And on thy cheek a fading rose
  Fast withereth too.

La Belle Dame sans Merci

I

Oh! de quoi souffres-tu malheureux,
  Errant solitaire et pâle?
Les joncs de l'étang sont flétris,
  Et aucun oiseau ne chante.

2

Oh! de quoi te plains-tu malheureux,
  Si hagard et si accablé?
Le grenier de l'écureuil est plein,
  Et la moisson est rentrée.

3

Je vois un lis à ton front
  Moite d'une rosée d'angoisse et de fièvre,
Et, sur ta joue, une rose mi-flétrie
  Achève de mourir.

4

I met a lady in the meads
  Full beautiful, a faery's child;
Her hair was long, her foot was light,
  And her eyes were wild.

5

I set her on my pacing steed,
  And nothing else saw all day long;
For sideways would she lean, and sing
  A faery's song.

6

I made a garland for her head,
  And bracelets too, and fragrant zone;
She look'd at me as she did love,
  And made sweet moan.

7

She found me roots of relish sweet,
  And honey wild, and manna dew;
And sure in language strange she said,
  I love thee true.

4

Je vis une Dame par la prairie,
  Elle était belle — une fille des fées,
Ses cheveux étaient longs, ses pas légers,
  Et ses yeux étaient fous.

5

Je la mis sur mon coursier paisible,
  Et ne vis qu'elle tout le long du jour,
Car elle se penchait sans cesse de côté, et disait
  Un refrain enchanté.

6

Je tressai une couronne pour ses cheveux,
  Et des bracelets, et une ceinture embaumée;
Elle me regarda comme si elle m'aimait,
  Et fit entendre une très douce plainte.

7

Elle me découvrit des racines savoureuses
  Et du miel sauvage, et de la rosée de manne,
Et sûrement son étrange langage
  Disait : « Je t'aime fidèlement. »

8

She took me to her elfin grot,
  And there she gaz'd and sighed deep,
And there I shut her wild sad eyes —
  So kiss'd to sleep.

9

And there we slumber'd, on the moss,
  And there I dream'd, ah woe betide,
The latest dream I ever dream'd
  On the cold hill side.

10

I saw pale kings, and princes too,
  Pale warriors, death-pale were they all;
Who cry'd — " La belle dame sans merci
  Hath thee in thrall! "

11

I saw their starv'd lips in the gloom
  With horrid warning gaped wide,
And I awoke, and found me here
  On the cold hill side.

8

Elle m'amena dans sa grotte féerique,
Et là me regarda en soupirant,
Et là je baisai ses yeux fous et tristes,
Jusqu'au sommeil.

9

Et là nous sommeillâmes sur les mousses,
Et là je rêvai. - Oh! malheur à moi,
Le dernier rêve que je rêvai
Sur le flanc de la froide colline.

10

Je vis des rois pâles, et des princes pâles,
Des guerriers pâles, tous pâles comme la mort;
- Ils me criaient : « La Belle Dame sans merci
T'a pris dans ses rêts. »

11

Je vis dans l'ombre leurs lèvres décharnées
Ouvertes dans un affreux avertissement;
Je m'éveillai et me trouvai ici
Sur le flanc de la froide colline.

12

And this is why I sojourn here
  Alone and palely loitering,
Though the sedge is wither'd from the lake,
  And no birds sing.

12

Et c'est pourquoi je languis ici
  Errant solitaire et pâle,
Bien que les joncs de l'étang soient flétris
  Et qu'aucun oiseau ne chante.

II

POÉSIES DE JEUNESSE

ENDYMION

Poems

" Places of nestling green for Poets made. "

STORY OF RIMINI.

I stood tip-toe upon a little hill,
The air was cooling, and so very still,
That the sweet buds which with a modest pride
Pull droopingly, in slanting curve aside,
Their scantly leav'd, and finely tapering stems
Had not yet lost those starry diadems
Caught from the early sobbing of the morn.
The clouds were pure and white as flocks new shorn,
And fresh from the clear brook; sweetly they slept
On the blue fields of heaven, and then there crept
A little noiseless noise among the leaves,
Born of the very sigh that silence heaves :

Poème

"Places of nestling green for Poets made."

STORY OF RIMINI.

J'effleurais de mes pas le sommet d'une colline.
L'air était frais et si tranquille
que les tendres boutons de fleurs, qui d'un air modeste et digne
faisaient ployer la courbe de leurs tiges fines aux feuilles naissantes,
n'avaient pas encore perdu le diadème étoïlé formé par les premiers pleurs de l'aurore.
Les nuages étaient blancs et purs comme des troupeaux nouvellement tondus
sortant d'un frais ruisseau — doucement ils reposaient
sur les champs bleus du ciel, puis un bruissement
silencieux frémit parmi les feuilles,
Soupir issu du sein même du silence :

For not the faintest motion could be seen
Of all the shades that slanted o'er the green.
There was wide wand'ring for the greediest eye,
To peer about upon variety;
Far round the horizon's crystal air to skim,
And trace the dwindled edgings of its brim;
To picture out the quaint, and curious bending
Of a fresh woodland alley, never ending:
Or by the bowery clefts, and leafy shelves,
Guess where the jaunty streams refresh themselves.
I gazed awhile, and felt as light, and free
As though the fanning wings of Mercury
Had play'd upon my heels: I was light-hearted,
And many pleasures to my vision started;
So I straightway began to pluck a posey
Of luxuries bright, milky, soft and rosy.
A bush of May flowers with the bees about them;
Ah, sure no tasteful nook would be without them;

on ne pouvait voir aucun mouvement
parmi les ombres qui s'allongeaient sur la verdure.
L'œil le plus avide pouvait longuement s'égarer et trouver partout la variété,
sonder la transparence de l'air jusqu'au plus loin de l'horizon,
et suivre les fines extrémités de ses bords,
imaginer les fantasques et curieux enchevêtrements
d'une fraîche allée de bois, qui fuit sans fin;
ou d'après les sentes ombragées, et les pentes feuillues,
deviner où les gaillards ruisseaux se rafraîchissent.
Longuement je regardai; et me sentis aussi léger,
et libre que si les ailes frémissantes de Mercure
se jouaient à mes chevilles; mon cœur était léger
et de nouveaux plaisirs accouraient à ma vue;
et aussitôt je me mis à cueillir
des fleurs brillantes, laiteuses, douces et roses.
Un buisson de fleurs de mai, avec des abeilles autour;
ah! sûrement nul coin délicieux ne voudrait s'en passer;

And let a lush laburnum oversweep them,
And let long grass grow round the roots to keep them
Moist, cool and green; and shade the violets,
That they may bind the moss in leafy nets.
Here are sweet peas, on tip-toe for a flight;
With wings of gentle flush o'er delicate white,
And taper fingers catching at all things,
To bind them all about with tiny rings.

* * *

So felt he, who first told, how Psyche went
On the smooth wind to realms of wonderment;
What Psyche felt, and Love, when their full lips
First touch'd; what amorous, and fondling nips
They gave each other's cheeks; with all their sighs,

et qu'un luxuriant cytise les recouvre
et que de longues herbes poussent autour
des racines
pour les garder humides, fraîches et vertes, et
abriter les violettes,
pour qu'elles prennent les mousses dans le
réseau de leurs feuilles.
Voici la fleur des pois, se haussant pour la fuite
avec des ailes doucement rougissantes sur une
délicate blancheur
et des doigts effilés s'accrochant à toutes choses,
pour les lier partout de minuscules anneaux.

*
* *

Il sentait ainsi, le premier qui raconta comment
Psyché allait
emportée par l'égal zéphir, vers des royaumes
d'enchantement;
Ce que Psyché sentit ainsi que l'Amour, quand
leurs lèvres gonflées
s'effleurèrent d'abord, et de quels amoureux et
tendres baisers
ils se couvrirent les joues; quels soupirs!

And how they kist each other's tremulous
eyes :
The silver lamp, — the ravishment, — the
wonder —
The darkness, — loneliness, — the fearful
thunder;
Their woes gone by, and both to heaven
upflown,
To bow for gratitude before Jove's throne.
So did he feel, who pull'd the boughs aside,
That we might look into a forest wide,
To catch a glimpse of Fauns, and Dryades
Coming with softest rustle through the trees;
And garlands woven of flowers wild, and
sweet,
Upheld on ivory wrists, or sporting feet :
Telling us how fair, trembling Syrinx fled
Arcadian Pan, with such a fearful dread.
Poor nymph, — poor Pan, — how he did weep
to find,
Nought but a lovely sighing of the wind
Along the reedy stream; a half heard strain,

et comme ils embrassèrent leurs tremblantes
paupières;
la lampe d'argent — le transport — la surprise
l'obscurité — la solitude — le tonnerre affreux,
puis la fin de tout malheur et l'envolée aux
cieux
où ils s'inclinèrent reconnaissants devant le
trône de Jupiter.
Il sentait ainsi, celui qui écartait les branches
pour nous laisser sonder la forêt immense,
et entrevoir des Faunes, et des Dryades
venant avec un doux bruissement parmi les
arbres,
et des guirlandes tressées de fleurs sauvages
et délicates
entourant les poignets d'ivoire ou les pieds
agiles.
Il disait aussi comment la belle et tremblante
Syrinx échappa
au Pan arcadien, frémissante d'épouvante.
Pauvre Nymphe — pauvre Pan — et comme
il pleura en trouvant
seulement le délicieux soupir du vent
dans les roseaux de la rivière, murmure à
peine entendu

Full of sweet desolation — balmy pain.
What first inspir'd a bard of old to sing
Narcissus pining o'er the untainted spring?
In some delicious ramble, he had found
A little space, with boughs all woven round;
And in the midst of all, a clearer pool
Than e'er reflected in its pleasant cool,
The blue sky here, and there, serenely peeping
Through tendril wreaths fantastically
  creeping.
And on the bank a lonely flower he spied,
A meek and forlorn flower, with naught of
  pride,
Drooping its beauty o'er the watery clearness,
To woo its own sad image into nearness :
Deaf to light Zephyrus it would not move;
But still would seem to droop, to pine, to love.
So while the poet stood in this sweet spot,
Some fainter gleamings o'er his fancy shot;
Nor was it long ere he had told the tale

de douce désespérance et de chagrin embaumé!
Pourquoi le barde des premiers âges chanta-t-il
Narcisse, languissant sur les bords de la
source pure?
C'est qu'il trouva dans quelque course délicieuse
un petit espace entouré de l'enchevêtrement
des branches,
Et au centre un plus clair étang que ceux
qui reflètent jamais dans leur plaisante
fraîcheur
le ciel bleu qui par intervalles se montre
serein au travers de tendres guirlandes,
fantasques et grimpantes.
Et sur la rive il aperçut une fleur solitaire,
une humble fleur si douce, abandonnée, et
sans orgueil
penchant sa beauté sur la clarté de l'onde
pour aimer de plus près sa triste image.
Sourde au Zéphir léger, elle restait immobile,
mais semblait encore pencher, languir, aimer.
Si bien que le Poète incliné sur ce lieu
charmant
sentait des lueurs traverser son esprit;
et il ne tarda pas à conter l'histoire

Of young Narcissus, and sad Echo's bale.
Where had be been, from whose warm head
outflew
That sweetest of all songs, that ever new,
That aye refreshing, pure deliciousness,
Coming ever to bless
The wanderer by moonlight: to him bringing
Shapes from the invisible world, unearthly
singing
From ont the middle air, from flowery nests,
And from the pillowy silkiness that rests
Full in the speculation of the stars.
Ah! surely he had burst our mortal bars,
Into some wond'rous region he had gone,
To search for thee, divine Endymion!

He was a Poet, sure a lover too,
Who stood on Latmus'top, what time there
blew
Soft breezes from the myrtle vale below;
And brought in faintness solemn, sweet, and
slow
A hymn from Dian's temple; while
upswelling,
The incense went to her own starry dwelling.

du jeune Narcisse et les infortunes de la
triste Echo.
D'où venait-il, celui dont l'esprit ardent créa
la plus douce des chansons, — toujours neuve,
et rafraîchissante, pures délices
qui inondent le cœur
du voyageur au clair de lune? lui apportant
des formes du monde invisible, des chants
célestes
jaillis de l'air, des nids fleuris,
ou tombant de ces soyeux nuages qui
reposent sous le regard fixe des étoiles.
Ah! il fit éclater nos barrières humaines!
Dans quelque idéal séjour, il fut à ta
recherche,
Endymion divin!

Il était poète — il était amant
celui qui hantait les hauteurs du Latmos
pendant que montait le doux souffle des myrtes,
chargé des ondes affaiblies d'un hymne
solennel, doux et lent
échappé du temple de Diane; pendant que le
tourbillon de l'encens
montait jusqu'à sa demeure étoilée.

But though her face was clear as infant's eyes,
Though she stood smiling o'er the sacrifice,
The Poet wept at her so piteous fate,
Wept that such beauty should be desolate :
So in fine wrath some golden sounds he won,
And gave meek Cynthia her Endymion.

Queen of the wide air; thou most lovely queen
Of all the brightness that mine eyes have
  seen!
As thou exceedest all things in thy shine,
So every tale, does this sweet tale of thine.
O for three words of honey, that I might
Tell but one wonder of thy bridal night!

. . . . . .

Bien que son visage fût clair comme un regard
d'enfant,
Quoiqu'elle sourît au sacrifice,
Le Poète pleurait sur sa triste destinée,
Il pleurait sur sa beauté solitaire;
Et sa tristesse se changea en chansons dorées,
Et il donna Endymion à la douce Cynthie.

Reine de l'espace immense, ô, beauté souveraine
plus belle que tous les rayonnements que
mes yeux ont vus,
de même que ton éclat surpasse toute lumière,
aucun conte ne peut atteindre à la douceur
de ton histoire.
Oh! que ne puis-je transformer en miel mes
paroles
Pour chanter une seule merveille de ta nuit
nuptiale.

. . . . . .

"Woman When I Behold Thee"

WOMAN! when I behold thee flippant, vain,
  Inconstant, childish, proud, and full of fancies;
  Without that modest softening that enhances
The downcast eye, repentant of the pain
That its mild light creates to heal again:
  E'en then, elate, my spirit leaps, and prances,
  E'en then my soul with exultation dances
For that to love, so long, I've dormant lain:
But when I see thee meek, and kind, and tender,
  Heavens! how desperately do I adore
Thy winning graces; — to be thy defender
  I hotly burn — to be a Calidore —

"Woman When I Behold Thee"

O femme, quand je te contemple, pétulante,
vaine,
légère, puérile, fière et pleine de caprices;
sans cette modeste douceur, qui rehausse le
prix
des yeux aux paupières baissées, repentantes
des blessures qu'ils font exprès pour les guérir
aussitôt;
alors, mon esprit exalté bondit impétueu-
sement,
alors, mon âme exultante s'élance,
et je me réjouis d'avoir tant tardé à aimer.
Mais, quand je t'aperçois, bonne, compatissante
et tendre,
ô Ciel! combien passionnément j'adore
ta grâce ensorcelante — je brûle d'être
ton chevalier servant — tel Calidore,

A very Red Cross Knight — a stout Leander —
  Might I be lov'd by thee like these of yore.
Light feet, dark violet eyes, and parted hair;
  Soft dimpled hands, white neck, and creamy
    breast,
  Are things on which the dazzled senses rest
Till the fond, fixed eyes, forget they stare.
From such fine pictures, heavens! I cannot dare
  To turn my admiration, though unpossess'd
 They be of what is worthy, — though not dres
In lovely modesty, and virtues rare.
Yet these I leave as thoughtless as a lark;
 These lures I straight forget, — e'en ere I dine,
Or thrice my palate moisten : but when I mark
  Such charms with mild intelligence shine,
My ear is open like a greedy shark,
  To catch the tunings of a voice divine.

ou un chevalier de la Croix-Rouge, un fier
Léandre —
Pourvu que je sois aimé comme ces preux
d'autrefois.
Pieds agiles, yeux pareils aux sombres violettes,
ondoyante chevelure;
doigts fuselés, cou de neige, douces épaules,
toutes choses qui captivent les sens éblouis
et retiennent le regard affolé, oubliant même
qu'il regarde.
D'un tel spectacle, je ne puis, grands dieux!
détourner mon admiration, si dépourvu qu'il soit
de ce qui impose le respect, — et privé
de la belle modestie, et de vertus précieuses.
Cependant je me dégage de ces charmes, telle
l'alouette insoucieuse;
j'oublie tous ces leurres — même avant d'avoir
goûté
trois fois à cette coupe; mais, quand je
contemple
de pareils charmes unis au doux rayons de
l'intelligence,
mon oreille s'entr'ouvre avidement
pour recueillir les modulations d'une voix
divine.

Ah! who can e'er forget so fair a being?
  Who can forget her half retiring sweets?
  God! she is like a milk-white lamb that bleats
For man's protection

Ah! qui peut jamais oublier une créature si
belle!
Qui peut oublier ces charmes à demi cachés?
Ciel! elle est blanche et pure comme l'agneau
qui implore la protection humaine.

ENDYMION

Book I.

A thing of beauty is a joy for ever :
Its loveliness increases; it will never
Pass into nothingness; but still will keep
A bower quiet for us, and a sleep
Full of sweet dreams, and health and quiet.
breathing.
Therefore, on every morrow, are we
wreathing
A flowery band to bind us to the earth,
Spite of despondence, of the inhuman dearth
Of noble natures, of the gloomy days,
Of all the unhealthy and o'er-darkened ways
Made for our searching : yes, in spite of all,
Some shape of beauty moves away the pall
From our dark spirits. Such the sun, the moon,
Trees old, and young, sprouting a shady boon
For simple sheep; and such are daffodils

Endymion

Toute beauté est une joie éternelle :
son charme augmente; jamais
il ne s'évanouira; mais saura nous réserver
une retraite de paix, un sommeil
rempli de doux rêves, de santé et de quiétude.
C'est pourquoi chaque matin, nous tressons
un lien fleuri pour nous rattacher à la terre,
malgré les désespoirs, malgré l'inhumaine
disette
de nobles natures, les jours obscurs
et toutes les routes malsaines et assombries
tracées pour notre peine. Oui, malgré tout,
l'aspect de la beauté enlève le linceul
qui étouffe nos esprits assombris. Tels le
soleil, la lune,
les arbres vieux et jeunes, répandant leur
ombre bienfaisante
pour les innocents agneaux; tels les narcisses

With the green world they live in; and clear rills
That for themselves a cooling covert make
'Gainst the hot season; the mid forest brake,
Rich with a sprinkling of fair musk-rose
blooms:
And such too is the grandeur of the dooms
We have imagined for the mighty dead;
All lovely tales that we have heard or read:
An endless fountain of immortal drink,
Pouring unto us from the heaven's brink.

Nor do we merely feel these essences
For one short hour; no, even as the trees
That whisper round a temple become soon
Dear as the temple's self, so does the moon,
The passion poesy, glories infinite,
Haunt us till they become a cheering light
Unto our souls, and bound to us so fast.

et le monde verdoyant qu'ils habitent, et les
clairs ruisselets,
qui se font un frais couvert
pour les abriter contre la saison chaude; les
halliers au cœur des forêts,
riches de la floraison des délicates roses
moussues,
telles également la splendeur des destinées
que nous rêvons pour les héros morts;
tous les beaux récits, contés ou lus;
et c'est là une source inépuisable de breuvage
immortel,
déversé en nos cœurs du penchant des cieux.

Et ce n'est pas seulement pendant une heure
brève
que nous sentons ces influences; non, de
même que les arbres
qui murmurent autour du temple nous
deviennent, bientôt,
aussi chers que le temple lui-même, ainsi la lune
cette passion, la poésie — gloires infinies —
nous hantent, et deviennent la lumière
consolante
de nos âmes, qu'elles lient d'un lien si fort,

That, whether there be shine, or gloom
  o'ercast,
They alway must be with us, or we die.
  Therefore, 'tis with full happiness that I
Will trace the story of Endymion.
The very music of the name has gone
Into my being, and each pleasant scene
Is growing fresh before me as the green
Of our own vallies : so I will begin
Now while I cannot hear the city's din;
Now while the early budders are just new,
And run in mazes of the youngest hue
About old forests; while the willow trails
Its delicate amber; and the dairy pails
Bring home increase of milk. And, as the
  year
Grows lush in juicy stalks, I'll smoothly
  steer
My little boat, for many quiet hours,

que, quelles que soient la clarté ou les
ombres de notre vie,
nous ne pouvons vivre si elles nous quittent.
C'est pourquoi, je vais joyeusement
retracer l'histoire d'Endymion. —
La musique de ce nom a pénétré tout
mon être;
et chaque scène plaisante
verdoie dans mon âme comme la verdure
dans nos vallées; aussi, je commence
alors que je n'entends point le fracas de la
cité,
alors que les bourgeons hâtifs sont encore
nouveaux,
et mettent en courant les guirlandes de leurs
jeunes teintes
autour des vieilles forêts; pendant que le
saule laisse flotter
l'ambre délicat de ses feuilles; et que les
seaux pleins de lait
sont plus lourds à porter. Et à mesure que
l'année deviendra plus riche en juteuse
abondance, doucement je vais
mener ma petite barque, pendant des heures
paisibles.

With streams that deepen freshly into
  bowers.
Many and many a verse I hope to write,
Before the daisies, vermeil rimm'd and white,
Hide in deep herbage; and ere yet the bees
Hum about globes of clover and sweet peas,
I must be near the middle of my story.
O may no wintry season, bare and hoary,
See it half finish'd: but let Autumn bold,
With universal tinge of sober gold,
Be all about me when I make an end.

. . . . . .

. . . . . .

Upon the sides of Latmus was outspread
A mighty forest; for the moist earth fed
So plenteously all weed-hidden roots
Into o'er-hanging boughs, and precious fruits.

. . . . . .

. . . . . .

au long des ruisseaux qui s'enfoncent plus frais sous les ombrages.
Et, je souhaite avoir écrit bien des vers
avant que les pâquerettes, cerclées de rouge et de blanc,
soient cachées par l'herbe profonde: et avant que les abeilles
bourdonnent autour des grappes de trèfle et de la fleur des pois,
il faut que j'aie atteint le milieu de mon histoire.
O puisse la saison d'hiver, nue et givrée,
ne pas la voir inachevée; mais que la rutilante automne
répande l'universelle splendeur de ses ors sombres
autour de moi quand je terminerai.

. . . . . .

. . . . . .

Sur les versants du Latmos s'étendait
une forêt puissante, car la terre humide transformait
avec vigueur les racines cachées
en branches retombantes, et en fruits précieux.

. . . . . .

. . . . . .

Full in the middle of this pleasantness
There stood a marble altar, with a tress
Of flowers budded newly; and the dew
Had taken fairy phantasies two strew
Daisies upon the sacred sward last eve,
And so the dawned light in pomp receive.
Fort 'twas the morn : Apollo's upward fire
Made every eastern cloud a silvery pyre
Of brightness so unsully'd, that therein
A melancholy spirit well might win
Oblivion, and melt out his essence fine
Into the winds : rain-scented eglantine
Gave temperate sweets to that well-wooing sun;
The lark was lost in him; cold springs had run
To warm their chilliest bubbles in the grass;
Man's voice was on the mountains; and the mass
Of nature's lives add wonders puls'd tenfold,
To feel this sun-rise and its glories od.

Au centre même de ces fraîcheurs plaisantes
s'érigeait un autel de marbre, ceint
de fleurs nouvellement écloses; et la rosée
par une fantaisie féerique s'était plu la veille
à broder de pâquerettes l'herbe sacrée,
pour recevoir en pompe la lumière de l'aube;
car c'était le matin : du haut du ciel les feux
d'Apollon
en naissant transformaient en brûlant autel
chaque nuage argenté de l'Orient
et le rendaient si radieux et si pur,
que l'âme mélancolique y aurait
oublié sa peine toute sublimée
dans le vent — la rosée embaumée par
l'églantine
adoucissait les feux du soleil conquérant;
l'alouette s'était fondue dans son rayonnement;
des sources froides couraient chauffer leurs
bouillonnements glacés dans l'herbe,
les montagnes résonnaient de voix humaines,
et les pulsations de la nature et ses
merveilles étaient décuplées
à sentir le soleil se lever, et ses gloires
anciennes. —

Chœur des Bergers

"O thou, whose mighty palace roof doth hang
From jagged trunks and overshadoweth,
Eternal whispers, glooms, the birth, life, death
Of unseen flowers in heavy peacefulness;
Who lov'st to see the hamadryads dress
Their ruffled locks where meeting hazels darken;
And through whole solemn hours dost sit, and hearken
The dreary melody of bedded reeds—
In desolate places, where dank moisture breeds
The pipy hemlock to strange overgrowth;
Bethinking thee, how melancholy loth
Thou wast to lose fair Syrinx—do thou now,

Chœur des Bergers

O toi, dont le palais laisse retomber sa voûte
puissante des troncs déchiquetés, et ombrage
les éternels murmures, les clartés et les
ombres. la naissance, la vie, la mort
des fleurs invisibles, dans une lourde paix ;
qui te plais à voir les hamadryades tressant
leurs boucles froissées sous les sombres
bouquets de noisetiers,
et pendant de longues heures solennelles
t'asseois pour écouter
la mélodie monotone des joncs serrés —
aux lieux funèbres où une moiteur glacée
fait monter la froide ciguë à d'étranges
hauteurs ;
en souvenir de ton ardente mélancolie
quand tu vins à perdre la belle Syrinx, nous
te disons

By thy love's milky brow!
By all the trembling mazes that she ran,
Hear us, great Pan!

"O thou, for whose soul-soothing quiet, turtles
Passion their voices cooingly 'mong myrtles,
What time thou wanderest at eventide
Through sunny meadows, that outskirt the side
Of thine enmossed realms : O thou, to whom
Broad leaved fig trees even now foredoom
Their ripen'd fruitage; yellow girted bees
Their golden honeycombs; our village leas
Their fairest blossom'd beans and poppied corn;
The chuckling linnet its five young unborn,
To sing for thee; low creeping strawberries
Their summer coolness; pent up butterflies
Their freckled wings; yea, the fresh budding year

au nom du front blanc de ton amour,
au nom des dédales tremblants de sa fuite,
Écoute-nous, grand Pan! —

O toi! dont l'âme doucement se calme
au roucoulement passionné des colombes sous
les myrtes,
pendant que tu erres au couchant
à travers les prairies ensoleillées, qui bornent
tes royaumes moussus; ô toi, à qui
le figuier aux larges feuilles a prédestiné
ses fruits mûrissants; les jaunes et fines
abeilles,
leurs rayons de miel doré; les prés de nos
villages,
la fleur la plus épanouie des fèves et les épis
mêlés de coquelicots;
la gazouillante linotte, ses cinq petits non
encore éclos
qui chanteront pour toi; les fraisiers bas et
rampants,
la fraîcheur de leurs fruits en Juin; l'essaim
des papillons,
leurs ailes bigarrées, échappées de la gaîne des
chrysalides; — oui, la jeune année

All its completions — be quickly near,
By every wind that nods the mountain pine,
O forester divine!

"Thou, to whom every faun and satyr flies
For willing service; whether to surprise
The squatted hare while in half sleeping fit;
Or upward ragged precipices flit
To save poor lambkins from the eagle's
maw;
Or by mysterious enticement draw
Bewildered shepherds to their path again;
Or to tread breathless round the frothy main,
And gather up all fancifullest shells
For thee to tumble into Naiads' cells,
And, being hidden, laugh at their
out-peeping;
Or to delight thee with fantastic leaping,
The while they pelt each other on the crown
With silvery oak apples, and fir cones brown —

te donne la plénitude de ses bourgeons;
  approche-toi,
au nom de chaque brise qui incline les pins
  de la montagne,
O forestier divin!

Toi, vers qui chaque faune et chaque satyre
accourt, offrant son aide complaisante; soit
  pour surprendre
le lièvre tapi pendant qu'il sommeille à demi;
ou courant près des précipices déchiquetés,
pour ravir les pauvres agneaux à la griffe de
  l'aigle;
ou, par une séduction mystérieuse, remettre
les bergers égarés dans leur droit chemin;
ou, s'ébattant à perdre haleine près de la mer
  écumante,
pour réunir les plus étranges coquilles
et les verser dans les cellules des naïades,
afin que de ta cachette, tu puisses rire de
  leurs coups d'œil furtifs;
Ou pour t'enchanter de bonds fantasques,
pendant qu'ils se jettent à la tête
des glands de chêne argentés, ou la brune
  pomme des pins.

By all the echoes that about thee ring,
Hear us, O satyr king!

"O Hearkener to the loud clapping shears,
While ever and anon to his shorn peers
A ram goes bleating : Winder of the horn,
When snouted wild-boars routing tender corn
Anger our huntsmen : Breather round our
farms,
To keep off mildews, and all weather harms :
Strange ministrant of undescribed sounds,
That come a swooning over hollow grounds,
And wither drearily on barren moors :
Dread opener of the mysterious doors
Leading to universal knowledge—see,
Great son of Dryope,
The many that are come to pay their vows
With leaves about their brows!

Au nom de tous les échos qui résonnent
  éternellement autour de toi,
Écoute-nous, ô roi Satyre. —

O! toi qui écoutes le claquement sec des
  ciseaux,
tandis que de temps à autre vers ses
  compagnons tondus,
en bêlant, s'en retourne un bélier : — Toi qui
  sonnes du cor
quand les sangliers au sauvage boutoir ruinent
  les tendres épis,
et mettent en rage le chasseur : Toi qui de ton
  souffle
protèges nos fermes pour en écarter les nielles
et les maux qu'amènent les tempêtes;
auteur étrange des bruits indéfinissables
qui s'enflent et s'éteignent dans les vallons
et se meurent tristement sur les landes arides :
Gardien redoutable des portes mystérieuses
qui ouvrent sur le savoir universel — regarde,
  fils puissant de Dryope,
la foule de ceux qui viennent te payer leurs
  tributs,
le front ceint de feuillages!

" Be still the unimaginable lodge
For solitary thinkings; such as dodge
Conception to the very bourne of heaven,
Then leave the naked brain : be still the
leaven,
That spreading in this dull and clodded earth
Gives it a touch ethereal — a new birth :
Be still a symbol of immensity;
A firmament reflected in a sea;
An element filling the space between,
An unknown — but no more : we humblyscreen
With uplift hands our foreheads, lowly
bending,
And giving out a shout most heaven
rending,
Conjure thee to receive our humble Pæan,
Upon thy Mount Lycean! "

« Sois encore la merveilleuse retraite
pour les pensées solitaires qui s'élancent
et poursuivent vainement, jusqu'à la voûte du ciel,
un rêve insaisissable, et laissent le cerveau vide;
sois encore le levain qui fermente dans cette terre morne et lourde,
l'apparente aux cieux et lui donne une vie nouvelle;
sois encore un symbole d'immensité;
un firmament réfléchi dans une mer;
un élément qui, resté libre, remplit l'espace;
un inconnu; — mais cessons; humblement nous voilons
notre front de nos mains tendues; et courbés,
nous lançons jusqu'aux cieux un cri déchirant,
nous te conjurons de recevoir notre humble chant,
Sur ton Mont Lycée! »

III

LA VEILLE DE LA SAINTE AGNÈS

The Eve of St. Agnes

I

St. Agnes' Eve — Ah, bitter chill it was!
The owl, for all his feathers, was a-cold;
The hare limp'd trembling through the frozen grass,
And silent was the flock in woolly fold:
Numb were the Beadsman's fingers, while he told
His rosary, and while his frosted breath,
Like pious incense from a censer old,
Seem'd taking flight for heaven without a death,
Past the sweet Virgin's picture, while his prayer he saith.

La veille de la Sainte Agnès

I

La veille de la Sainte-Agnès, ah ! comme le froid
était âpre !
Le hibou, malgré toutes ses plumes, était
perclus.
Le lièvre boitait, tout tremblant, par l'herbe
glacée
Et silencieux était le troupeau dans son bercail
laineux.
Gourds étaient les doigts du diseur de chapelets
Tandis qu'il égrenait son rosaire et que son
souffle glacé
Comme pieux encens montant d'un encensoir
antique
Semblait, avant la mort, s'envoler vers le ciel,
Et passait devant l'image de la douce Vierge
cependant qu'il disait sa prière.

2

His prayer he saith, this patient, holy man;
Then takes his lamp, and riseth from his knees,
And back returneth, meagre, barefoot, wan,
Along the chapel aisle by slow degrees :
The sculptur'd dead, on each side, seem to freeze,
Emprison'd in black, purgatorial rails :
Knights, ladies, praying in dumb orat'ries,
He passeth by; and his weak spirit fails
To think how they may ache in icy hoods and mails.

3

Northward he turneth through a little door,
And scarce three steps, ere Music's golden tongue
Flatter'd to tears this aged man and poor;
But no—already had his deathbell rung;
The joys of all his life were said and sung :

2

Il dit sa prière, ce patient, ce saint homme;
Puis prend sa lampe, se lève de sur ses genoux,
Et s'en vient, maigre, pieds nus, hâve,
A petits pas au long des bas-côtés de la chapelle.
De chaque côté les gisants sculptés semblaient transis,
Emprisonnés de sombres grilles de purgatoire;
Chevaliers, dames, mains jointes, priant en muettes oraisons,
Défilaient près de lui; et son faible esprit défaille à songer
Combien ils doivent souffrir sous ces casques et ces cottes de maille glacés.

3

Il se tourne vers le nord, prit une petite porte.
A peine a-t-il fait trois pas que la langue d'or de la musique
Alanguit jusqu'aux larmes sa pauvre vieillesse;
Mais non, déjà son glas de mort avait sonné.
Les joies de toute sa vie étaient dites et chantées.

His was harsh penance on St. Agnes' Eve :
Another way he went, and soon among
Rough ashes sat he for his soul's reprieve,
And all night kept awake, for sinners' sake to grieve.

4

That ancient Beadsman heard the prelude soft;
And so it chanc'd, for many a door was wide,
From hurry to and fro. Soon, up aloft,
The silver, snarling trumpets' gan to chide :
The level chambers, ready with their pride,
Were glowing to receive a thousand guests :
The carved angels, ever eager-ey'd,
Star'd, where upon their heads the cornice rests,
With hair blown back, and wings put cross-wise on their breasts.

Il n'avait, lui, que la dure pénitence en la veille
de Sainte-Agnès.
Il prit un autre chemin et bientôt parmi
Des cendres grises il s'assit pour le rachat de
son âme
Et toute la nuit veilla, pleurant pour la grâce
des pécheurs.

+

Ce vieux diseur de chapelets entendit les suaves
préludes
Car plus d'une porte était grande ouverte
Pour laisser passer la foule qui se hâtait.
Bientôt d'en haut
Tombèrent les rauques grondements des
trompettes d'argent,
Les vastes pièces déjà toutes glorieuses
Étaient ardentes pour recevoir un millier de
convives:
Les anges sculptés aux yeux éternellement
guetteurs
Épiaient sous les corniches que soutenaient
leurs fronts,
Les cheveux soulevés comme par le vent, les
ailes croisées sur la poitrine.

5

At length burst in the argent revelry,
With plume, tiara, and all rich array,
Numerous as shadows haunting faerily
The brain, new stuff'd. in youth, with
triumphs gay
Of old romance. These let us wish away,
And turn, sole-thoughted, to one Lady there,
Whose heart had brooded, all that wintry
day,
On love, and wing'd St. Agnes' saintly care,
As she had heard old dames full many times
declare.

6

They told her how, upon St Agnes' Eve,
Young virgins might have visions of delight,
And soft adorings from their loves receive
Upon the honey'd middle of the night,
If ceremonies due they did aright;

5

A la fin déborda la claire fête éblouissante
En plumes, en diadèmes, et son riche
déploiement
Nombreux comme les féeriques voisins qui
hantent
Les cervelles juvéniles et les peuplent du gai
triomphe
Des vieilles légendes. Mais oublions ceux-là
Et que notre seule pensée soit pour une dame
Dont le cœur tout ce long jour d'hiver
S'est repu d'amour et du saint culte de sainte
Agnès ailée;
Maintes fois elle avait entendu les vieilles
dames en parler.

6

Elles lui avaient dit comment la veille de
Sainte-Agnès
Les jeunes vierges pouvaient avoir des visions
délicieuses
Et recevoir la douce adoration de leurs amoureux
Vers l'heure de miel du milieu de la nuit
Si elles savaient accomplir les rites propices!

As, supperless to bed they must retire,
And couch supine their beauties, lilly white;
Nor look behind, nor sideways, but require
Of Heaven with upward eyes for all that they desire.

7

Full of this whim was thoughtful Madeline:
The music, yearning like a God in pain,
She scarcely heard: her maiden eyes divine,
Fix'd on the floor, saw many a sweeping train
Pass by—she heeded not at all: in vain
Came many a tiptoe, amorous cavalier,
And back retir'd; not cool'd by high disdain,
But she saw not: her heart was otherwhere:
She sigh'd for Agnes' dreams, the sweetest of the year.

8

She danc'd along with vague, regardless eyes,
Anxious her lips, her breathing quick and short:

Sans souper elles devaient reposer leurs beautés,
S'allonger la face au ciel, tels des lys immaculés;
Nul regard en arrière, ni autour d'elles, mais requérir
Du ciel les yeux levés, tous leurs désirs.

7

Toute à cette fantaisie était la pensive Madeline.
En vain la musique gémissait,
Comme un dieu supplicié d'amour; ses divins yeux de vierge
Fixés à terre voyaient bien plus d'une traînée bruissante
Passer sans y prêter attention; en vain
S'approche à pas légers quelque bel amoureux
Qui bientôt s'en va découragé mais non par un froid dédain,
Car ses yeux ne voyaient point; son cœur était ailleurs
Et soupirait après les songes d'Agnès, les plus doux de l'année.

8

Elle tournoyait les yeux vagues, sans pensées,
La bouche tourmentée, la respiration rapide et oppressée,

The hallow'd hour was near at hand : she sighs
Amid the timbrels, and the throng'd resort
Of whisperers in anger, or in sport;
'Mid looks of love, defiance, hate, and scorn,
Hoodwink'd with faery fancy; all amort,
Save to St. Agnes and her lambs unshorn,
And all the bliss to be before to-morrow morn.

9

So, purposing each moment to retire
She linger'd still. Meantime, across the moors,
Had come young Porphyro, with heart on fire
For Madeline. Beside the portal doors,
Buttress'd from moonlight, stands he, and implores
All saints to give him sight of Madeline,
But for one moment in the tedious hours,

A l'approche de l'heure sainte; elle soupirait
En entendant les tambourins, et parmi
l'affluence serrée
Des chuchoteurs mécontents ou joyeux;
Et sous tous ses regards amoureux, défiants,
envieux, méprisants,
Aveuglée par l'attente féerique, et comme morte
A tout ce qui n'était pas sainte Agnès et ses
agneaux aux blanches toisons
Et toute cette joie qui serait sienne avant le
jour.

9

Ainsi voulant à chaque moment partir
Elle s'attarde encore. Cependant à travers la
lande s'avance
Le jeune Porphyro, le cœur brûlant pour
Madeline. Près du porche d'entrée
Dans l'ombre massive portée par la lune il
s'accoude et il implore
Tous les saints de lui donner la vue de Madeline
Pour un instant seulement pendant ces heures
interminables,
Et qu'invisible il puisse en la contemplant
l'adorer

That he might gaze and worship all unseen;
Perchance speak, kneel, touch, kiss—in sooth
such things have been.

10

He ventures in : let no buzz'd whisper tell :
All eyes be muffled, or a hundred swords
Will storm his heart, Love's fev'rous citadel :
For him, those chambers held barbarian
hordes,
Hyena foemen, and hot-blooded lords,
Whose very dogs would execrations howl
Against his lineage : not one breast affords
Him any mercy, in that mansion foul,
Save one old beldame, weak in body and in
soul.

11

Ah, happy chance! the aged creature came,
Shuffling along with ivory-headed wand,
To where he stood, hid from the torch's
flame,
Behind a broad hall-pillar, far beyond

Et peut-être lui parler à genoux, l'effleurer de
la main, des lèvres,
En vérité il advient parfois de pareilles choses!

10

Il s'aventure — qu'aucun bruit chuchoteur ne
le dénonce,
Que les yeux soient voilés; ou bien cent lames
Vont assaillir son cœur, citadelle du fiévreux
amour,
Ces salles regorgent pour lui de hordes barbares
D'hyènes ennemies, de lords au sang trop chaud
Dont les chiens eux-mêmes hurleraient
exécration
Sur toute sa lignée; aucune poitrine ne lui
accorderait pitié
Dans toute cette maison impure,
Sinon une vieille, faible de corps et d'âme.

11

Oh! favorable chance! la vieille tremblotante
S'appuyant sur sa baguette à tête d'ivoire
Se traîne jusqu'à lui qu'abritait contre la
flamme des torches
Un vaste pilier, très loin

The sound of merriment and chorus bland :
He startled her; but soon she knew his face,
And grasp'd his fingers in her palsied hand,
Saying, "Mercy, Porphyro! hie thee from this place;
"They are all here to-night, the whole blood-thirsty race!

12

"Get hence! get hence! there's dwarfish Hildebrand;
"He had a fever late, and in the fit
"He cursed thee and thine, both house and land :
"Then there's that old Lord Maurice, not a whit
"More tame for his gray hairs—Alas me! flit!
"Flit like a ghost away."—"Ah, Gossip dear,
"We're safe enough; here in this arm-chair sit,
" And tell me how"—" Good Saints! not here, not here;
" Follow me, child, or else these stones will be thy bier."

Des rumeurs joyeuses, et des chants suaves :
Elle tressaille à sa vue; mais en reconnaissant
son visage
Elle saisit ses doigts de sa main tremblante
Et dit : Par pitié, Porphyro, enfuis-toi d'ici?
Ce soir elle est ici tout entière, la bande
assoiffée de sang.

12

Hors d'ici, hors d'ici! Ne vois-tu pas
Hildebrand le nain;
Pendant ses fièvres dernièrement il jetait ses
malédictions
Sur toi, les tiens, ta maison, tes biens,
Puis il y a Maurice ce vieux lord, que ses
cheveux gris
N'ont pu refroidir. Malheur sur moi! Va-t'en!
Fuis un fantôme! — Ah! chère commère,
Ne sommes-nous pas en sûreté ici? dans ce
fauteuil laisse-moi choir
Et dis-moi comment... « Saints du Ciel, pas ici,
Suis-moi, mon enfant, ou, tu le verras, ces
pierres deviendront ta tombe. »

13

He follow'd through a lowly arched way,
Brushing the cobwebs with his lofty plume,
And as she mutter'd "Well-a—well-a-day!"
He found him in a little moonlight room,
Pale, lattic'd, chill, and silent as a tomb.
" Now tell me where is Madeline," said he,
" O tell me, Angela, by the holy loom
" Which none but secret sisterhood may see,
" When they St. Agnes wool are weaving
piously".

14

" St. Agnes! Ah! it is St. Agnes' Eve—
" Yet men will murder upon holy days :

13

Il suivit un chemin aux voûtes abaissées,
Balayant les toiles d'araignées de ses hautes plumes,
Et tandis qu'elle murmurait encore : Ah malheur! ah malheur!
Il se trouva dans une petite chambre toute pleine de lune,
Blanche, lambrissée, froide et muette comme une tombe.
— Et maintenant dites-moi où est Madeline, dit-il,
O dites-moi, Angèle, par le saint métier
Que nul ne peut voir, sauf les initiées du fraternel secret,
Quand par elles la laine de sainte Agnès est tissée pieusement.

14

Sainte Agnès! ah! c'est la veille de la Sainte-Agnès,
Et cependant les hommes restent meurtriers même en ces jours sacrés :

"Thou must hold water in a witch's sieve,
"And be liege-lordof all the Elves and Fays,
"To venture so : it fills me with amaze
"To see thee, Porphyro!—St. Agnes, Eve!
"God's help! my lady fair the conjuror plays
"This very night : good angels her deceive!
"But let me laugh awhile, I've mickle time to grieve."

15

Feebly she laugheth in the languid moon,
While Porphyro upon her face doth look,
Like puzzled urchin on an aged crone
Who keepeth clos'd a wond'rous riddle-book,
As spectacled she sits in chimney nook.
But soon his eyes grew brilliant, when she told
His lady's purpose; and he scarce could brook

Il faudrait pouvoir retenir l'eau dans le tamis
des sorcières
Et être le tout-puissant seigneur des Elfes et
des Fées,
Pour t'aventurer ainsi! Cela me remplit de
stupeur
De te voir, Porphyro, la veille de la Sainte-
Agnès.
Dieu m'aide! ma dame jolie fait la magicienne,
Ce soir — que les bons anges la déçoivent!
Mais laisse-moi rire en ce moment — j'ai
moult temps de pleurer.

15

Faiblement elle rit sous la lune alanguie,
Pendant que Porphyro regarde fixement,
Comme l'enfant perplexe regarde une vieille
grand'mère
Qui tient fermé le beau livre des merveilleuses
énigmes,
Tandis que ses bésicles sur le nez elle siège au
recoin de l'âtre,
Mais ses yeux se mettent bientôt à briller,
pendant qu'elle raconte
Le projet de sa dame, et il peut à peine l'entendre

Tears, at the thought of those enchantments cold,
And Madeline asleep in lap of legends old.

16

Sudden a thought came like a full-blown rose,
Flushing his brow, and in his pained heart
Made purple riot : then doth he propose
A stratagem, that makes the beldame start :
" A cruel man and impious thou art :
" Sweet lady, let her pray, and sleep, and dream
" Alone with her good angels, far apart
" From wicked men like thee. Go, go!—I deem
" Thou canst not surely be the same that thou didst seem."

17

" I will not harm her, by all saints I swear,"
Quoth Porphyro : " O may I ne'er find grace

Sans larmes, à la pensée de ces froids maléfices,
Et de Madeline assoupie au sein de légendes vieilles.

16

Une idée soudaine lui vint comme une rose épanouie,
Empourprant tout son front et dans son cœur endolori
Fit un rouge tumulte, alors il proposa
Un stratagème à la vieille qui la fit sursauter :
« Tu es un homme impie et cruel :
— La jolie dame, laisse-la prier, sommeiller et rêver
Seule avec les bons anges, bien loin
Des mauvais hommes de ta sorte. Va — va — je ne te crois plus
Celui que tu me semblais être.

17

« Je ne lui ferai pas de mal, par les saints je le jure »,
S'écria Porphyro : « O puissé-je ne plus trouver grâce,

"When my weak voice shall whisper its last prayer,
"If one of her soft ringlets I displace,
"Or look with ruffian passion in her face:
"Good Angela, believe me by these tears;
"Or I will, even in a moment's space,
"Awake, with horrid shout, my foemen's ears,
"And beard them, though they be more fang'd than wolves and bears."

18

"Ah! why wilt thou affright a feeble soul?
"A poor, weak, palsy-stricken, churchyard thing,
"Whose passing-bell may ere the midnight toll;
"Whose prayers for thee, each morn and evening,
"Were never miss'd."—Thus plaining, doth she bring
A gentler speech from burning Porphyro:
So woful, and of such deep sorrowing,
That Angela gives promise she will do
Whatever he shall wish, betide her weal or woe.

Quand ma faible voix murmurera sa prière
dernière,
Si je déplace une de ses douces boucles,
Si je regarde avec une passion brutale son visage,
Bonne Angèle, croyez-moi, par ces larmes,
Ou bien je vais dans l'espace d'un moment
Éveiller, d'un horrible cri, les oreilles de mes
ennemis,
Et les défier, eussent-ils plus de crocs que des
loups et des ours. »

18

— Ah ! pourquoi veux-tu effrayer une âme faible,
Pauvre, dolente, frappée de paralysie, proche
du cimetiére,
Dont le glas peut sonner avant minuit,
Dont les prières pour toi, chaque matin et soir,
N'ont jamais été oubliées. — Gémissant ainsi
elle inspire
De plus douces paroles au brûlant Porphyro,
Si malheureux, si profondément affligé,
Qu'Angèle promet qu'elle fera
Tout ce qu'il désire, qu'il en advienne bien ou
mal pour elle.

19

Which was, to lead him, in close secrecy,
Even to Madeline's chamber, and there hide
Him in a closet, of such privacy
That he might see her beauty unespied,
And win perhaps that night a peerless bride,
While legion'd faeries pac'd the corvelet,
And pale enchantment held her sleepy-ey'd.
Never on such a night have lovers met,
Since Merlin paid his Demon all the
monstrous debt.

20

"It shall be as thou wishest," said the Dame:
"All cates and dainties shall be stored there
"Quickly on this feast-night: by the tambour
frame

19

Et elle lui promet de l'amener, en profond secret,
A la chambre même de Madeline, et de l'y cacher
Dans un cabinet si privé
Qu'il pût voir sa beauté sans être espionné
Et gagner peut-être cette nuit une fiancée incomparable
Pendant que les fées en légion dansent sur la courtepointe
Et qu'un pâle enchantement tient ses paupières closes.
Jamais en une nuit pareille ne se rencontrèrent des amants
Depuis que Merlin paya à son démon toute la monstrueuse dette.

20

« Ce sera comme tu le désires, dit la vieille.
Des mets délicats, des friandises seront réunis là
Vivement pour cette fête de nuit;

"Her own lute thou wilt see : no time to spare,
"For I am slow and feeble, and scarce dare
"On such a catering trust my dizzy head.
"Wait here, my child, with patience; kneel in prayer
"The while : Ah! thou must needs the lady wed,
"Or may I never leave my grave among the dead."

21

So saying, she hobbled off with busy fear.
The lover's endless minutes slowly pass'd
The dame return'd and whisper'd in his ear
To follow her; with aged eyes aghast
From fright of dim espial. Safe at last,
Through many a dusky gallery, they gain

Tu verras son propre luth près du métier à broder.
Nul temps à perdre, car je suite lente et faible,
Osant à peine confier cette mission à ma tête étourdie.
Attends ici, mon enfant, avec patience, agenouille-toi en prière
Pendant ces temps — ah ! il faudra bien que tu épouses la dame,
Ou puissé-je ne jamais quitter ma tombe d'entre les morts.

21

Ce disant, elle s'en alla en clopinant, tremblante de hâte et de peur.
Les minutes interminables de l'amant s'écoulent avec lenteur.
La bonne dame revient, et lui murmure à l'oreille
De la suivre, ses yeux de vieille rendus hagards
Par la crainte de voir luir des yeux dans les ténèbres.
Par de sombres galeries, ils passent saufs, et atteignent enfin

The maiden's chamber, silken, hush'd and chaste;
Where Porphyro took covert, pleas'd amain.
His poor guide hurried back with agues in her brain.

22

Her falt'ring hand upon the balustrade,
Old Angela was feeling for the stair,
When Madeline, St. Agnes' charmed maid,
Rose, like a mission'd spirit, unaware:
With silver taper's light, and pious care,
She turn'd, and down the aged gossip led
To a safe level matting. Now prepare,
Young Porphyro, for gazing on that bed;
She comes, she comes again, like ring-dove fray'd and fled.

La chambre de la demoiselle, soyeuse,
silencieuse et chaste,
Et Porphyro s'y blottit tout joyeux.
Son pauvre guide s'éloigne avec hâte, le cerveau
frissonnant de fièvre.

22

La main hésitante sur la rampe,
La vieille Angèle cherchait des pieds les
marches
Quand Madeline, vierge charmée de sainte
Agnès,
Surgit comme un esprit annonciateur
A la lumière d'un flambeau d'argent. Avec un
soin pieux
Elle revient, et conduit la vieille commère
Jusqu'à un palier natté et sûr.
Maintenant prépare, jeune Porphyro, tes
regards pour cette couche.
Elle vient, elle revient, telle une colombe
effrayée qui s'enfuit.

23

Out went the taper as she hurried in;
Its little smoke, in pallid moonshisne, died :
She clos'd the door, she panted, all akin
To spirits of the air, and visions wide :
No uttered syllable, or, woe betide!
But to her heart, her heart was voluble,
Paining with eloquence her balmy side;
As though a tongueless nightingale should swell
Her throat in vain, and die, heart-stifled, in her dell.

24

A casement high and triple-arch'd there was,
All garlanded with carven imag'ries
Of fruits, and flowers, and bunches of knot-grass,
And diamonded with panes of quaint device,
Innumerable of stains and splendid dyes,
As are the tiger-moth's deep-damask'd wings;

23

Le flambeau s'éteint comme elle rentre avec
hâte,
Sa légère fumée meurt dans le pâle clair de lune.
Elle clôt la porte, elle palpite, sœur
Des esprits de l'air, et des visions éperdues.
Qu'aucune syllabe ne s'exhale, ou malheur à
elle :
Mais à son cœur, son cœur parlait profusément
Endolorissant de son éloquence son flanc
embaumé,
Tel un rossignol privé de voix enfle
Son gosier en vain, et meurt dans un vallon,
étouffé par son cœur !

24

Une haute fenêtre dressait là ses trois arceaux,
Toute enguirlandée de sculptures,
De fruits, de fleurs et de gerbes de renouée
Et losangée de vitres aux bizarres dessins,
Aux nuances, aux taches splendides
innombrables,
Comme les ailes d'une phalène tigrée de
pourpre sombre ;

And in the midst, 'mong thousand heraldries,
And twilight saints, and dim emblazonings,
A shielded scutcheon blush'd with blood of
queens and kings.

25

Full on this casement shone the wintry
moon,
And threw warm gules on Madeline's fair
breast,
As down she knelt for heaven's grace and
boon;
Rose-bloom fell on her hands, together prest,
And on her silver cross soft amethyst,
And on her hair a glory, like a saint:
She seem'd a splendid angel, newly drest,
Save wings, for heaven:—Porphyro grew
faint:
She knelt, so pure a thing, so free from
mortal taint.

Et au centre parmi cent emblèmes héraldiques
Les saints crépusculaires, le blason
pénombreux,
Un bouclier armorié rougissait du sang de
reines et de rois.

25

Sur la croisée brillait en plein la lune d'hiver,
Jetant de chaudes gueules sur le sein de
Madeline,
Comme elle s'agenouillait pour demander au
ciel grâce et bénédiction.
Une rose lueur tombait sur ses mains unies en
prière,
Et sur sa croix d'argent, une douceur
d'améthyste,
Et sur ses cheveux une auréole comme aux
saintes :
Elle semblait un ange resplendissant,
nouvellement paré,
Auquel seules manquent des ailes pour le ciel :
Porphyro se sentit défaillir,
Elle était agenouillée, si pure, si dégagée de
souillures mortelles.

26

Anon his heart revives : her vespers done,
Of all its wreathed pearls her hair she frees;
Unclasps her warmed jewels one by one;
Loosens her fragrant boddice; by degrees
Her rich attire creeps rustling to her kness :
Half-hidden, like a mermaid in sea-weed,
Pensive awhile she dreams awake, and sees,
In fancy, fair St. Agnes in her bed,
But dares not look behind, or all the charm
is fled.

27

Soon, trembling in her soft and chilly nest,
In sort of wakeful swoon, perplex'd she lay,
Until the poppied warmth of sleep oppress'd

26

Mais le cœur de Porphyro renaît; ses prières du soir dites,
De toutes ses perles tressées elle délivre ses cheveux,
Détache un à un ses bijoux, tièdes de sa chair,
Délace son corsage parfumé; peu à peu
Ses riches vêtements glissent en bruissant jusqu'aux genoux :
La voilant à demi telle une sirène dans les algues,
Pensive, un instant elle rêve tout éveillée, et imagine
Qu'elle voit la belle sainte Agnès sur son lit,
Mais n'ose pas se retourner, ou le charme va s'envoler.

27

Bientôt, tremblante de la douceur frileuse du nid,
Comme en une sorte d'évanouissement conscient, elle repose perplexe,
Jusqu'à ce que les chauds pavots du sommeil accablent

Her soothed limbs, and soul fatigued away;
Flown, like a thought, until the morrow-
day;
Blissfully haven'd both from joy and pain;
Clasp'd like a missal where swart Paynims
pray;
Blinded alike from sunhsine and from rain.
As though a rose should shut, and be a bud
again.

28

Stol'n to this paradise, and so entranced,
Porphyro gaz'd upon her empty dress,
And listen'd to her breathing, if it chanced
To wake into a slumberous tenderness;
Which when he heard, that minute did he
bless,
And breath'd himself : then from the closet
crept,
Noiseless as fear in a wide wilderness,
And over the hush'd carpet, silent, stept.
And'tween the curtains peep'd, where, lo!—
how fast she slept.

Ses membres épuisés et son âme emportée de fatigue :
Envolée comme une pensée jusqu'au jour prochain,
Délicieusement abritée dans ce port contre les joies et les douleurs,
Close comme un missel où prient des païens basanés,
Défendus autant contre le soleil que contre la pluie
Comme si une rose se refermait, et bouton redevenait.

28

Entré furtivement dans ce paradis et tout extasié,
Porphyro regarde longuement les vêtements vides de Madeline,
Écoute son souffle, pour voir s'il ne devait pas
Se transformer dans la tendre et profonde respiration du sommeil,
Il respire alors lui-même; et du réduit il se glisse,
Aussi silencieusement qu'un homme terrifié dans une vaste solitude,
Et sur le tapis sourd en silence il se glisse
Et à travers les rideaux regarde : oh! comme profondément elle dort!

29

Then by the bed-side, where the faded moon
Made a dim, silver twilight, soft he set
A table, and, half anguish'd, threw thereon
A cloth of woven crimson, gold, and jet : –
O for some drowsy Morphean amulet!
The boisterous, midnight, festive clarion,
The kettle-drum, and far-heard clarionet,
Affray his ears, though but in dying tone :—
The hall door shuts again, and all the noise is
gone.

30

And still she slept an azure-lidded sleep,
In blanched linen, smooth, and lavender'd,
While he from forth the closet brought a
heap
Of candied apple, quince, and plum, and
gourd;

29

Alors près du lit où la lune déclinante
Fait un terne crépuscule d'argent, doucement il pose
Une table, et encore anxieux y jette
Une étoffe tissée de pourpre, d'or, et de jais.
O qui lui donnerait quelqu'endormeuse amulette de Morphée!
Le bruyant et joyeux clairon de ce minuit festoyant,
Les timbales, et les lointaines clarinettes
Vont effrayer son oreille, bien que les sons aillent en se mourant;
La porte de l'entrée se ferme de nouveau : tout bruit cesse.

30

Et elle dormait toujours, d'un sommeil aux paupières azurées,
Dans le lin blanc, et doux et fleurant la lavande,
Pendant que de sa cachette il rapporte un monceau
De pommes candies, de coings, de prunes, et de melons

With jellies soother than the creamy curd,
And lucent syrops, tinct with cinnamon:
Manna and dates, in argosy transferr'd
From Fez; and spiced dainties, every one,
From silken Samarcand to cedar'd Lebanon.

31

These delicates he heap'd with glowing hand
On golden dishes and in baskets bright
Of wreathed silver : sumptuous they stand
In the retired quiet of the night,
Filling the chilly room with perfume light.—
"And now, my love, my seraph fair, awake!
"Thou art my heaven, and I thine eremite:
"Open thine eyes, for meek St. Agnes' sake,
"Or I shall drowse beside thee, so my soul
doth ache."

Avec des gelées plus douces que la crème caillée
Et de radieux sirops au parfum de cannelle,
Du miel et des dattes apportées par des galions
De Fez, et des friandises épicées venant toutes
De la soyeuse Samarcande ou du Liban riche
en cèdres.

31

Et toutes ces délices il les entasse d'une main
ardente
Sur des plats d'or, et dans des corbeilles
brillantes
D'argent tressé, elles s'élèvent somptueuses
Dans la retraite calme de la nuit,
Emplissant la chambre fraîche de parfums
légers.
Et maintenant mon amour, mon clair chérubin,
éveille-toi,
Toi, tu es mon Ciel et moi ton ermite.
Ouvre tes yeux de grâce, pour la douce sainte
Agnès,
Ou près de toi je vais m'assoupir, tant mon
âme est chargée de souffrance.

32

Thus whispering, his warm, unnerved arm
Sank in her pillow. Shaded was her dream
By the dusk curtains :—'twas a midnight
charm
Impossible to melt as iced stream :
The lustrous salvers in the moonlight gleam ;
Broad golden fringe upon the carpet lies :
It seem'd he never, never could redeem
From such a stedfast spell his lady's eyes ;
So mus'd awhile, entoil'd in woofed phantasies.

33

Awakening up, he took her hollow lute,—
Tumultuous,—and, in chords that tenderest
be,
He play'd an ancient ditty, long since mute,
In Provence call'd, "La belle dame sans
mercy :"

32

Murmurant ainsi, il glisse son bras chaud et fébrile
Sous les coussins. Le rêve de Madeline était abrité
Par la nuit des rideaux : c'était un philtre nocturne
Plus difficile à rompre qu'un torrent gelé.
Les étincelants plateaux reluisent sous la lune,
Les larges franges dorées traînent sur les tapis :
Jamais, jamais, lui semblait-il, il ne pourrait libérer
D'un aussi magique emprisonnement les yeux de sa dame.
Et ainsi rêva-t-il longtemps, emprisonné dans le réseau que tissait sa fantaisie.

33

Mais enfin, il sortit de sa torpeur, et saisit le luth creux.
Et fiévreusement sur la tendre chanterelle
Il joue une ancienne chanson, depuis longtemps oubliée,
Appelée en Provence : la Belle Dame sans Mercy.

Close to her ear touching the melody;—
Wherewith disturb'd, she utter'd a soft
moan :
He ceas'd—she panted quick—and suddenly
Her blue affrayed eyes wide open shone :
Upon his knees he sank, pale as smooth-
sculptured stone.

34

Her eyes were open, but she still beheld,
Now wide awake, the vision of her sleep :
There was a painful change, that nigh
expell'd
The blisses of her dream so pure and deep
At which fair Madeline began to weep,
And moan forth witless words with many a
sigh;
While still her gaze on Porphyro would
keep;
Who knelt, with joined hands and piteous
eye,
Fearing to move or speak, she look'd so
dreamingly.

Et près de son oreille il joue la mélodie,
Qui la trouble, et doucement elle gémit.
Il cesse, elle soupire plus fort et soudain
Ses yeux bleus agrandis d'effroi brillent
largement ouverts.
Il tombe à genoux, pâle comme la lisse pierre
sculptée.

34

Ses yeux étaient ouverts, mais elle gardait
encore
Bien que tout éveillée la vision de ses songes,
Douloureux changement! qui chassait ainsi
Les délices profondes et pures de son rêve.
La charmante Madeline commence à pleurer
En balbutiant des mots dénués de sens avec
tant de soupirs
Et cependant son regard resta fixé sur
Porphyro;
A genoux, mains jointes et les yeux pitoyables,
Il retient ses paroles et ses gestes tant elle avait
l'air d'une qui rêve.

35

"Ah, Porphyro!" said she, "but even now
"Thy voice was at sweet tremble in mine ear,
"Made tuneable with every sweetest vow;
"And those sadeyes were spiritual and clear:
"How chang'd thou art! how pallid chill, and drear!
"Give me that voice again, my Porphyro,
"Those looks immortal, those complainings dear!
"Oh leave me not in this eternal woe,
"For if thou diest, my Love, I know not where to go."

36

Beyond a mortal man impassion'd far
At these voluptuous accents, he arose,
Ethereal, flush'd, and like a throbbing star
Seen mid the sapphire heaven's deep repose;

35

Ah! Porphyro! dit-elle, il n'y a qu'un instant
Ta voix résonnait délicieusement à mon oreille
Faisant une tremblante harmonie de chacun de tes serments,
Tes tristes yeux étaient vivants, pleins de douceurs et clairs!
Quel changement t'advint? comme tu es pâle, glacial et morne.
Rends-moi ta voix que j'entendais, mon Porphyro,
Ces regards infinis, ces plaintes trop aimées.
Oh! ne me laisse pas dans cette affliction sans fin
Car si tu meurs, mon amour, que pourrais-je devenir?

36

Emporté plus loin qu'une passion mortelle
Par ces voluptueux accents, il se lève
Séraphique, rayonnant et tel une étoile qui palpite
Dans le profond et calme saphir du ciel.

Into her dream he melted, as the rose
Blendeth its odour with the violet,—
Solution sweet :meantime the frost-wind
blows
Like Love's alarum pattering the sharp sleet
Against the window-panes; St. Agnes' moon
hath set.

37

'Tis dark : quick pattereth the flaw-blown
sleet :
" This is no dream, my bride, my Madeline!"
'Tis dark : the iced gusts still rave and beat :
" No dream, alas! alas! and woe is mine!
" Porphyro will leave me here to fade and
pine.—
" Cruel! what traitor could thee hither
bring?
" I curse not, for my heart is lost in thine,
" Though thou forsakest a deceived thing;—
" A dove forlorn and lost with sick unpruned
wing."

Il pénètre son rêve comme la rose
Confond son odeur avec celle des violettes
En un mélange enivrant : et cependant la bise gelée souffle
Et comme un signal d'alarme de l'Amour, le grésil aigu
Crépite sur les croisées : la lune de Sainte-Agnès disparaît.

37

Il fait sombre : et sous les rafales retentit la pluie serrée.
Ceci n'est pas un rêve, ô ma fiancée, ô Madeline!
Il fait sombre; les souffles glacés se déchaînent et frappent follement.
Ceci n'est pas un rêve? hélas! hélas! le malheur vient à moi.
Porphyro me laisse ici m'étioler et dépérir.
Cruel! quel est le traître qui t'amena ici!
Je ne crie pas mes plaintes, car mon cœur est enfermé dans le tien,
Bien que tu m'abandonnes et me trompes,
Colombe délaissée et perdue aux ailes brisées.

38

" My Madeline! sweet dreamer! lovely
bride!
" Say, may I be for aye thy vassal blest?
" Thy beauty's shield, heart-shap'd ana
vermeil dyld?
" Ah, silver shrine, here will I take my rest
" After so many hours of toil and quest,
" A famish'd pilgrim,—sav'd by miracle.
" Though I have found, I will not rob thy
nest
" Saving of thy sweet self; if thou think'st
well
" To trust, fair Madeline, to no rude infidel.

39

"Hark! 'tis an elfin-storm from faery land,
" Of haggard seeming, but a boon indeed :
" Arise—arise! the morning is at hand;—

38

Madeline! ô bien-aimée! douce rêveuse!
adorable fiancée!
Dis, puis-je être toujours ton vassal
bienheureux?
De ta beauté, le bouclier en forme de cœur et
teint de pourpre?
Oh! temple d'argent, c'est ici que je trouve le
repos
Après tant d'heures de peines et de poursuites.
Je suis un pèlerin affamé et sauvé par miracle.
L'ayant trouvé, je ne saurai rien dérober de
ton nid
Si ce n'est toi-même, ô douceur! ne veux-tu
pas te confier,
Belle Madeline, à des mains fidèles qui ignorent
la violence?

39

Écoute! cette tempête enchantée nous vient du
pays féerique!
Elle semble folle de haine, elle n'est que
bienfaisante;
Lève-toi — lève-toi — le matin est proche.

"The bloated wassaillers will never heep :—
"Let us away, my love, with happy speed;
"There are no ears to hear, or eyes to
see,—
"Drown'd all in Rhenish and the sleepy
mead :
"Awake! arise! my love, and fearless be,
"For o'er the southern moors I have a home
for thee."

40

She hurried at his words, beset with fears,
For there were sleeping dragons all around,
At glaring watch, perhaps, with ready
spears—
Down the wide stairs a darkling way they
found.—
In all the house was heard no human sound.

Les buveurs gonflés de vin ne prêteront nulle
attention.
Viens, mon amour! que nous partions avec
une hâte heureuse,
Il n'y a point d'oreilles pour entendre, point
d'yeux pour voir;
Ils sont tous noyés dans les vins Rhénois et les
boissons assoupissantes.
Éveille-toi! lève-toi! mon amour, et sois sans
crainte,
Car vers le sud au delà des Landes, ta demeure
t'attend!

40

Elle se hâte à ces mots, assaillie par mille
terreurs,
Car il y avait des dragons dormant autour
d'elle
Ou peut-être aux aguets, les yeux étincelants,
les lances en avant.
En bas des grands escaliers ils trouvent un
chemin enténébré.
Dans toute la maison, nul bruit humain ne
s'entend.

A chain-droop'd lamp was flickering by each
door;
The arras, rich with horseman, hawk, and
hound,
Flutter'd in the besieging wind's uproar;
And the long carpets rose along the gusty floor.

41

They glide, like phantoms, into the wide
hall;
Like phantoms, to the iron porch, they glide;
Where lay the Porter, in uneasy sprawl,
With a huge empty flaggon by his side :
The wakeful bloodhound rose, and shook
his hide,
But his sagacious eye an inmate owns :
By one, and one, the bolts full easy slide :—
The chains lie silent on the footworn
stones;—
The key turns, and the door upon its hinges
groans.

Au bout d'une chaîne une lampe se balance
devant chaque porte.
Les tapisseries riches de cavaliers, de faucons
et de meutes
Tremblent assiégées par les hurlements du
vent.
Et les longs tapis se soulèvent sur les parquets
venteux...

41

Ils glissent, tels des fantômes, dans le vaste hall,
Tels des fantômes, sous le porche de fer ils se
glissent.
Là où le portier gît étendu plein de malaise,
Près d'un profond pichet vidé,
Le vigilant chien de garde se redresse, le cuir
hérissé,
Mais son œil sagace a reconnu une habitante.
Un par un, les verrous avec facilité cèdent,
Les chaînes tombent silencieuses sur les pierres
usagées.
Les clefs tournent, et la porte grince sur ses
charnières.

42

And they are gone : aye, ages long ago
These lovers fled away into the storm.
Thatn ight the Baron dreamt of many a woe,
And all his warrior-guests, with shade and
form
Of witch, and demon, and large coffin-worm
Were long be-nightmar'd. Angela the old
Died palsy-twitch'd, with meagre face
deform;
The Beadsman, after thousand aves told,
For aye unsought for slept among his ashes
cold.

42

Et ils sont partis — oui, il y a bien
longtemps
Que ces amants s'enfuirent dans la tempête.
Cette nuit-là, le baron rêva de malheurs sans
nombre
Et ses hôtes, les guerriers, torturés par des
ombres et des formes
De sorciers, de démons, de grandes larves de
cimetières
Se débattirent dans les cauchemars. Angèle, la
vieille,
Mourut tordue par une attaque, sa maigre face
déformée.
Le diseur de chapelets, après son millième *Ave*,
Pour toujours oublié s'endormit dans ces
cendres glacées.

IV

FRAGMENTS DE HYPERION
QUELQUES SONNETS

HYPERION

Book I.

Deep in the shady sadness of a vale
Far sunken from the healthy breath of morn,
Far from the fiery noon, and eve's one star,
Sat gray-hair'd Saturn, quiet as a stone.
Still as the silence round about his lair;
Forest on forest hung about his head
Like cloud on cloud. No stir of air was there
Not so much life as on a summer's day
Robs not one light seed from the feather'd
grass,

Hyperion

Tout au fond de l'ombreuse tristesse d'une
vallée,
loin du souffle vivifiant du matin,
loin du midi brûlant et de l'étoile unique
du soir,
Saturne aux cheveux gris était assis, immobile
comme une pierre,
muet comme le silence environnant son
repaire.
Autour de sa tête, les forêts s'étageaient sur
les forêts
comme des nuées sur des nuées.
Aucun mouvement dans l'air ; —
moins de souffle encore, qu'il n'en faut un
jour d'été
pour dérober la plus légère graine aux
graminées,

But where the dead leaf fell, there did it rest.
A stream went voiceless by, still deadened more
By reason of his fallen divinity
Spreading a shade : the Naiad 'mid her reeds
Press'd her cold finger closer to her lips.
Along the margind-sand large foot-marks went,
No further than to where his feet had stray'd,
And slept there since. Upon the sodden ground
His old right hand lay nerveless, listless, dead,
Unsceptred; and his realmless eyes were closed;
While his bow'd head seem'd list'ning to the Earth,
His ancient mother, for some comfort yet.
It seem'd no force could wake him from his place;
But there came one, who with a kindred hand

mais là, où la feuille morte tombait, elle reposait.
Un ruisseau coulait sans voix, amorti encore davantage
par l'ombre de sa divinité déchue.
La Naïade parmi ses joncs
pressait plus étroitement ses lèvres d'un doigt glacé.
Le long du bord sablonneux de larges empreintes
cessaient là où les pieds du dieu s'étaient arrêtés
pour ne plus bouger ensuite. Sur le sol détrempé
sa droite vénérable reposait sans force, indifférente, morte,
sans sceptre; et ses yeux sans empire étaient clos.
Sa tête penchée semblait écouter la Terre,
son antique mère, pour qu'elle le consolât encore.
Il semblait qu'aucune force ne pourrait l'éveiller;
mais il vint quelqu'un qui, d'une main familière,

Touch'd his wide shoulders, after bending low
With reverence, though to one who knew
it not.
She was a Goddess of the infant world;
By her in stature the tall Amazon
Had stood a pigmy's height: she would have
ta'en
Achilles by the hair and bent his neck;
Or with a finger stay'd Ixion's wheel.
Her face was large as that of Memphian
sphinx,
Pedestal'd haply in a palace court,
When sages look'd to Egypt for their lore.
But oh! how unlike marble was that face:
How beautiful, if sorrow had not made
Sorrow more beautiful than Beauty's self.
There was a listening fear in her regard,
As if calamity had but begun;
As if the vanward clouds of evil days

toucha ses larges épaules, après s'être incliné
profondément avec vénération, bien qu'il ne
le vît pas.
C'était une déesse de l'enfance du monde;
auprès d'elle la stature de l'amazone
eût paru celle d'un pygmée — elle aurait pris
Achille par les cheveux et lui aurait courbé
la nuque,
ou d'un doigt arrêté la roue d'Ixion.
Sa face était large comme celle du sphynx
Thébain
trônant autrefois dans la cour de quelque
palais
quand les sages demandaient leur science à
Égypte.
Mais combien peu semblable au marbre était
sa figure
et combien belle, si sa souffrance n'avait pas
rendu
la Souffrance plus belle encore que la Beauté.
Il y avait une attente et une terreur dans son
regard,
comme si le malheur commençait seulement
et que les nuages avant-coureurs des mauvais
jours

Had spent their malice, and the sullen rear
Was with its stored thunder labouring up.
One hand she press'd upon that aching spot
Where beats the human heart, as if just there,
Though an immortal, she felt cruel pain :
The other upon Saturn'n bended neck
She laid, and to the level of his ear
Leaning with parted lips, some words she spake
In solemn tenour and deep organ tone :
Some mourning words, which in our feeble tongue
Would come in these like accenst; O how frail
To that large utterance of the early Gods!
« Saturn, look up!—though wherefore, poor old King?
« I have no comfort for thee, no not one :
« I cannot say, 'O wherefore sleepest thou"
« For heaven is parted from thee, and the earth
« Knows thee not, thus afflicted, for a God;

avaient épuisé leur rage — et qu'enfin l'armée morose
qui le suivait, avançait, toute chargée de tonnerre.
Elle posa une main là où souffre
le cœur humain, comme si là elle sentait,
quoique immortelle, une cruelle douleur :
l'autre était appuyée sur le cou penché de Saturne;
courbée à la hauteur de son oreille,
elle murmura quelques paroles
pareilles dans leur solennité à la voix profonde des orgues :
quelques mélancoliques paroles qui, dans notre propre langue,
se peuvent traduire en ces mots, impuissants balbutiements,
auprès des accents fabuleux des premiers dieux?
— « Saturne, lève la tête! Mais pourquoi, pauvre vieux roi déchu?
Je ne t'apporte aucun réconfort; non, aucun.
Je ne puis te dire : Pourquoi dors-tu?
Car le ciel ne t'appartient plus, et la terre
ne reconnaît plus un dieu, dans cette affliction.

« And ocean too, with all its solemn noise,
« Has from thy sceptre pass'd; and all the air
« Is emptied of thine hoary majesty.
« Thy thunder, conscious of the new
command,
« Rumbles reluctant o'er our fallen house;
« And thy sharp lightning in unpractis'd hands
« Scorches and burns our once serene domain.
« O aching time! O moments big as years!
« All as ye pass swell out the monstrous truth,
« And press it so upon our weary griefs
« That unbelief has not a space to breathe.
« Saturn, sleep on : — O thoughtless, why
did I
« Thus violate thy slumbrous solitude?
« Why should I ope thy melancholy eyes?
« Saturn, sleep on! while at thy feet I weep. »

As when, upon a tranced summer-night,
Those green-rob'd senators of mighty woods,
Tall oaks, branch-charmed by the earnest stars,

Et l'océan également, avec ses rumeurs solennelles a passé
hors de ta loi, et ta Majesté vénérable ne remplit plus l'étendue vide.
Le tonnerre conscient d'un ordre nouveau
roule à contre-cœur, sur notre maison déchue,
et l'éclair rapide en des mains inhabiles
dévaste et brûle notre domaine autrefois serein.
O douloureuse époque! ô instants chargés comme des ans!
Vous vous succédez tous, en grossissant la vérité monstrueuse
et en écrasez si bien notre douleur accablée,
que l'espérance ne peut reprendre haleine.
Saturne, dors toujours : — ô inconsciente! pourquoi ai-je ainsi
troublé ta solitude et ton sommeil?
Pourquoi ai-je ouvert tes yeux mélancoliques?
Saturne, dors, pendant qu'à tes pieds je pleure.

Ainsi que dans l'extase d'une nuit d'été,
lorsque, verts sénateurs des vastes bois,
les grands chênes aux branches enchantées par les étoiles

Dream, and so dream all night without a stir,
Save from one gradual solitary gust
Which comes upon the silence, and dies off,
As if the ebbing air had but one wave;
So came these words and went; the while in tears
She touch'd her fair large forehead to the ground,
Just where her falling hair might be outspread
A soft and silken mat for Saturn's feet.
One moon, with alteration slow, had shed
Her silver seasons four upon the night,
And still these two were postured motionless,
Like natural sculpture in cathedral cavern;
The frozen God still couchant on the earth,
And the sad Goddess weeping at his feet:
Until al length old Saturn lifted up
His faded eyes, and saw his kingdom gone,
And all the gloom and sorrow of the place,
And that fair kneeling Goddess.

rêvent et rêveront toute la nuit sans remuer,
sauf sous un souffle unique qui, graduellement,
s'enfle,
survient dans le silence, et meurt au loin,
comme si l'océan de l'air s'épuisait en une
vague :
ainsi, ces paroles se répandirent, puis
s'éteignirent; cependant, toute en pleurs,
elle touchait le sol de son beau front puissant,
et, sur les pieds de Saturne,
ses cheveux épars s'élargissaient en un doux
tapis de soie.
La lune aux lents changements avait versé
sur la nuit la douceur argentée de quatre
saisons,
et cependant le couple était resté immuable,
tels les groupes sculptés par la nature dans
les cathédrales des grottes;
le dieu glacé, toujours étendu sur le sol,
et la triste déesse en larmes à ses pieds.
Cependant, à la fin, le vieux Saturne
leva ses yeux fanés et vit que son royaume
n'était plus,
et toute l'obscurité, et la douleur de ces lieux,
et cette belle déesse agenouillée.

Sonnet

To one who has been long in city pent,
'Tis very sweet to look into the fair
And open face of heaven, — to breathe a prayer
Full in the smile of the blue firmament.
Who is more happy, when with heart's content,
Fatigued he sinks into some pleasant lair
Of wavy grass, and reads a debonair
And gentle tale of love and languishment?
Returning home at evening, with an ear
Catching the notes of Philomel, — an eye
Watching the sailing cloudlet's bright career,
He mourns that day so soon has glided by:
E'en like the passage of an angel's tear
That falls through the clear ether silently.

Sonnet

A celui qui longtemps fut emprisonné dans
la ville,
il est bien doux de regarder la libre étendue
du ciel ouvert, — de murmurer une prière
au sourire large du bleu firmament.
Quel plus grand bonheur, pour celui-là,
que de se laisser choir, fatigué, dans une
plaisante couche
d'herbes onduleuses, et de lire, le cœur
joyeux,
une paisible et douce histoire, d'amour et
de peines d'amour. —
Et de rentrer le soir, l'oreille attentive
aux plaintes de Philomèle, — les yeux fixés
sur le passage brillant d'un étincelant nuage.
Il se lamente qu'un jour pareil ait pu si vite
passer :
passer, comme tombe à travers le clair éther une
larme d'ange, silencieusement.

On first looking into Chapman's Homer

Much have I travell'd in the realms of gold,
And many gooldly states and kingdoms seen;
Round many western islands have I been
Which bards in fealty to Apollo hold.
Oft of one wide expanse had I been told
That deep-brow'd Homer rul'd as his demesne;
Yet did I never breathe its pure serene
Till I heard Chapman speak out loud and bold:
Then felt I like some watcher of the skies
When a new planet swims into his ken;
Or like stout Cortez when with eagle eyes
He star'd at the Pacific—and all his men
Look'd at each other with a wild surmise—
Silent, upon a peak in Darien.

En ouvrant Homère

TRADUIT PAR CHAPMAN.

Longtemps j'ai parcouru les régions dorées,
et j'ai vu bien des états et des empires prospères;
j'ai contourné, dans ma course, mainte île occidentale,
accordée par Apollon aux poètes ses vassaux.
Souvent on m'a parlé d'un vaste empire
où Homère au front puissant règne sans partage,
mais jamais je n'ai respiré la sérénité de son éther,
avant d'avoir entendu retentir la voix hardie de Chapman.
Alors je me sentis pareil au guetteur du firmament,
lorsqu'à ses yeux surgit une planète nouvelle;
ou tel que le vaillant Cortez, quand ses yeux d'aigle
fixaient le Pacifique — entouré de ses hommes
qui s'entreregardaient, éperdus de surprise,
silencieux, sur un pic du Darien.

On the Grasshopper and Cricket

The poetry of earth is never dead :
  When all the birds are faint with the hot
    sun,
  And hide in cooling trees, a voice will
    run
From hedge to hedge about the new-mown
  mead;
That is the Grasshopper's — he takes the lead
In summer luxury,—he has never done
With his delights; for when tired out with fun
He rests at ease beneath some pleasant weed.
The poetry of earth is ceasing never :
On a lone winter evening, when the frost
Has wrought a silence, from the stove there
    shrills
The Cricket's song, in warmth increasing ever,
And seems to one in drowsiness half lost,
The Grasshopper's among some grassy hills.

La Sauterelle et le Grillon

La poésie de la terre ne meurt jamais;
quand les oiseaux abattus par le brûlant soleil
se cachent dans les arbres frais, une voix
s'élève et court
le long des haies, tout autour des prés
nouvellement fauchés;
c'est celle de la sauterelle — qui dirige
l'accord des joies de l'été; — elle ne cesse
de les dire, et quand elle est lasse de ses jeux,
elle se repose à l'aise parmi les herbes folles.
La poésie de la terre ne meurt jamais;
dans un solitaire soir d'hiver, quand la gelée
a fait naître le silence, le cri du grillon
jaillit chaudement du foyer, — se haussant tant
et plus,
et semble aux oreilles, à moitié assoupies,
la voix de la sauterelle, parmi les collines
gazonneuses.

Sonnet

The day is gone, and all its sweets are gone!
  Sweet voice, sweet lips, soft hand, and
    softer breast,
Warm breath, light whisper, tender semi-tone,
  Bright eyes, accomplish'd shape, and
    lang'rous waist!
Faded the flower and all its budded charms,
  Faded the sight of beauty from my eyes,
Faded the shape of beauty from my arms,
  Faded the voice, warmth, whiteness,
    paradise —
Vanish'd unseasonably at shut of eve,
  When the dusk holiday—or holinight
Of frangrant-curtain'd love begins to weave

Sonnet

Le jour est fini, et toutes ses délices sont finies!
Délices de la voix, délices des lèvres, douces
mains et plus douces épaules,
souffle chaud, léger soupir, tendres murmures,
yeux brillants, forme parfaite et taille
langoureuse;
fanées les fleurs avec tous leurs bourgeons
prometteurs,
fanée la beauté échappée à mes yeux,
fanée la forme de la beauté échappée à mes bras,
avec cette voix, cette chaleur, cette blancheur,
ce paradis!
Tout s'est évanoui avant l'heure, au
crépuscule finissant,
quand le jour de fête assombri — ou la nuit de
fête commencera à étendre les rideaux embaumés de l'Amour

The woof of darkness thick, for hid delight;
But, as I've read love's missal through to-day,
He'll let me sleep, seeing I fast and pray.

tissés d'épaisse obscurité pour voiler la joie.
Mais comme tout le long du jour j'ai lu le missel de l'amour,
il me laissera reposer, — me voyant en jeûne et en prière.

Sonnet

When I have fears that I may cease to be
  Before my pen has glean'd my teeming brain.
Before high piled books, in charactery,
  Hold like rich garners the full ripen'd grain;
When I behold, upon the night's starr'd face,
  Huge cloudy symbols of a high, romance,
And think that I may never live to trace
  Their shadows, with the magic hand of chance;
And when I feel, fair creature of an hour,
  That I shall never look upon thee more,
Never have relish in the faery power
  Of unreflecting love; — then on the shore
Of the wide world I stand alone, and think
Till love and fame to nothingness do sink.

Sonnet

J'ai peur parfois de disparaître,
avant que ma plume ait épuisé les richesses de
mon cerveau fécond,
avant qu'une haute colonne de livres renferme
en son texte,
tels de riches greniers, une moisson bien mûrie.
Quand je contemple sur la face étoilée de la nuit
les vastes symboles nuageux de merveilleuses
légendes
et m'imagine que je ne vivrai pas pour
retracer leurs ombres,
d'une main que le hasard rendra magique;
et quand je pense, ô créature exquise d'une
heure,
que je ne te verrai jamais plus,
que je ne goûterai jamais le pouvoir enchanteur
de l'amour insouciant; — alors sur la grève
du monde immense, je reste isolé et je songe,
— Et l'amour et la gloire se réduisent à néant.

On seeing the Elgin Marbles.

My spirit is too weak — mortality
  Weighs heavily on me like unwilling
    sleep,
  And each imagin'd pinnacle and steep
Of godlike hardship, tells me I must die
Like a sick Eagle looking at the sky.
  Yet'tis a gentle luxury to weep,
  That I have not the cloudy winds to keep
Fresh for the opening of the morning's eye.
Such dim-conceived glories of the brain
  Bring round the heart an undescribable
    feud;

En voyant les Marbres du Parthénon.

Mon esprit est trop faible : le sentiment de
la mort
pèse lourdement sur moi comme une torpeur
invincible,
et chaque pinacle et sommet d'héroïsme
surhumain imaginé ici
me dit qu'il me faudra mourir,
tel un aigle malade qui regarde les cieux.
Et cependant il m'est doux de me dire que
si je pleure
c'est de n'avoir pas à garder les vents
porteurs de nuages,
afin que leurs souffles soient frais aux yeux
de l'Aurore naissante.
De telles splendeurs, à peine entrevues par
le cerveau,
mettent autour du cœur un tumulte
inexprimable,

So do these wonders a most dizzy pain,
That mingles Grecian grandeur with the rude
Wasting of old Time—with a billowy main —
A sun—a shadow of a magnitude.

et ces merveilles une douleur et un éblouissement
où se confondent la grandeur de la Grèce et les rudes
atteintes de l'antique Temps — les vagues innombrables d'un Océan —
Un soleil — l'ombre d'une immensité...

SONNET

Written on a Blank Page in Shakespeare's Poems facing

A LOVER'S COMPLAINT

Bright star, would I were steadfast as thou art—
  Not in lone splendour hung aloft the night,
And watching, with eternal lids apart,
  Like Nature's patient, sleepless Eremite,
The moving waters at their priestlike task
  Of pure ablution round earth's human shores,
Or gazing on the new soft-fallen mask
  Of snow upon the mountains and the moors—
No—yet still steadfast, still unchangeable,
  Pillow'd upon my fair love's ripening breast,
To feel for ever its soft fall and swell,
  Awake for ever in a sweet unrest,
Still, still to hear her tender-taken breath,
And so live ever—or else swoon to death.

Le Dernier Sonnet

Brillante étoile, que n'ai-je ta constance?
Non, splendeur solitaire suspendue dans la nuit,
que je veuille, d'un regard éternellement ouvert,
tel l'infatigable et patient ermite de la Nature,
contempler les océans mouvants, dans leur tâche lustrale
de purification autour des grèves souillées du monde;
ou regarder sans fin le doux masque
que la neige nouvelle pose sur les monts et les landes.
Non! — si je veux ton immobile constance,
c'est pour que, la joue appuyée sur la gorge naissante de mon amour,
je puisse en sentir toujours la tendre palpitation,
me réveiller perpétuellement dans une inquiétude délicieuse,
éternellement, éternellement entendre sa tendre respiration,
vivre toujours ainsi — ou défaillir dans la mort.

TABLE

Préface IX
Biographie. XXV

I

Odes 1
La Belle Dame sans Merci 46

II

Poésies de Jeunesse 55
Endymion. 76

III

La Veille de la Sainte-Agnès. 97

IV

Fragment de Hypérion. 157
Quelques Sonnets 170

4696-4-22

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

JEAN GIRAUDOUX

SUZANNE ET LE PACIFIQUE

Un volume in-18. . . . . Prix : **6** fr. **75**

ANDRÉ SUARÈS

LE LIVRE DE L'ÉMERAUDE
EN BRETAGNE

Un volume in-18. . . . . Prix : **6** fr. **75**

TRISTAN DERÊME

LA VERDURE DORÉE
POÈMES

Un volume in-18. . . . . Prix : **6** fr. **75**

P.-J. TOULET

CONTRERIMES
ROMAN

Un volume in-18. . . . . Prix : **6** fr. **75**

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 4698-4-22. — (Encre Lorilleux).